REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN

NOUVELLE SÉRIE.

TOME SECOND.

N° 7. — Novembre 1871.

ON S'ABONNE :

A NIMES,

Chez L. GIRAUD, Libr.-Edit., boulevart Saint-Antoine ;

A PARIS,

Chez MOULIN et Cie, Libr.-comm., rue Servandoni, 7.

1871.

TABLE DES MATIÈRES.

AVIS.

Déjà un grand nombre de publications de la France et de l'étranger nous ont offert l'échange : nous l'acceptons bien volontiers, et nous les prions d'adresser dorénavant leurs envois à M. L. ALLEMAND, rédacteur en chef, rue Pradier, 10, à Nimes.

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, *franco*, à M. L. ALLEMAND, professeur, à l'Assomption, à Nimes.

Toutes les communications ou réclamations relatives à l'abonnement et à l'administration doivent être adressées à M. L. GIRAUD, libraire-éditeur, boulevart Saint-Antoine, à Nimes.

REVUE

DE

L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN.

NOUVELLE SÉRIE.



Nimes, imprimerie Lafare et v° Attenoux, place de la Couronne.

NÉCESSITÉ D'UN CONGRÈS

DES PARTISANS DE L'ENSEIGNEMENT LIBRE.

A plusieurs reprises, la Rédaction de la *Revue* a été sollicitée de prendre l'initiative d'un Congrès des partisans de l'Enseignement libre.

Jusqu'à présent elle avait reculé. Il fallait un programme, une organisation. On n'était pas prêt. Aujourd'hui, nous venons proposer à nos abonnés de préparer, avec nous, un aussi important travail.

Nous n'hésitons pas à croire que quelques-uns de Nos Seigneurs les Evêques nous accueilleront avec la bienveillance que Mgr l'Evêque de Nevers a témoignée aux membres du Congrès des Bonnes-Œuvres, réunis, il y a peu de jours, dans son Grand-Séminaire.

Nous prions, avec instance, nos lecteurs et les hommes qui se sont sérieusement occupés de la question de l'enseignement, de nous apporter le concours de leurs lumières.

Pour établir un certain ordre, nous nous permettons de poser quelques questions :

1° Le mois de septembre 1872 serait-il favorable pour tenir une pareille réunion ?

2° Préfèrerait-on une réunion préparatoire pendant les vacances de Pâques ?

3° Quel serait le programme des questions à traiter ?

4° Quelle organisation adopter pour donner aux travaux un résultat utile ?

5° Quelle serait la durée du congrès ?

Nous tenons à ne pas préciser davantage, afin de bien établir que si, cédant à de vives instances, nous nous déterminons à proposer, nous n'avons pas la hardiesse de rien imposer.

Mais, dès à présent, notre *Revue* est ouverte aux correspondances où nous croirons trouver des idées sérieuses et pratiques, capables d'assurer le succès du but de notre œuvre ; et ce but, nous le poursuivrons avec la ferme résolution d'y consacrer tous les efforts nécessaires pour en assurer la réalisation.

La Rédaction.

DES OBJECTIONS ORDINAIRES

OPPOSÉES A LA FONDATION D'UNE UNIVERSITÉ CATHOLIQUE.

—

Le projet de fonder une Université catholique rencontre, dans la conversation, un certain nombre d'objections communes ; on les répète sans cesse et elles prennent peu à peu, dans le monde, le rang d'axiomes indiscutables.

C'est là, pour la grande œuvre où nous plaçons nos espérances, un véritable danger, surtout en France. Lorsque l'Académie eut déclaré l'idée d'une navigation à vapeur *la plus burlesque du siècle* et formé ainsi l'opinion publique, notre compatriote Jouffroy fut obligé de porter son projet en Amérique ; et la vue même d'un bateau à vapeur fonctionnant ne put détruire l'objection : *qu'on ne peut marier ensemble l'eau et le feu* (1). Nous croyons, nous, fermement qu'on peut marier ensemble notre siècle et l'Université catholique , et voilà pourquoi nous repoussons les décisions empiriques qu'on nous oppose.

Disons tout de suite cependant que l'exécution est fort difficile. Nous n'avons nullement la prétention de formuler, dans ces lignes, les moyens de réussir. Autre chose est, en effet, de nier l'impossibilité du bateau à vapeur, et autre chose d'inventer la machine.

Plusieurs des objections à dissiper sont, du reste, fort spécieuses et admises par les esprits les plus distingués. Lavoisier a soutenu que des pierres ne pouvaient pas tomber du ciel ; et, d'après les observations du passé, il avait raison ; il n'a eu tort

(1) Lettre du Président de l'Académie des Sciences, à propos du bateau à vapeur *le Jouffroy*, naviguant déjà sur la Saône, citée par M. E. de Mirville.

que le jour où, un simple paysan lui apportant un aérolithe encore brûlant, il l'a méprisé, en disant : *C'est vous qui l'avez fait chauffer.* Nous supplions de considérer nos raisons : — ces pierres célestes que nous n'avons eu qu'à ramasser dans le champ de l'Eglise — et de ne pas les mépriser à cause des misères du porteur.

Entrons bien vite en matière.

I. — Le nerf de la guerre, c'est l'argent; et, sans beaucoup d'argent, on ne fondera jamais l'Université militante que vous nous proposez. Donc, première objection : nous n'avons pas l'argent nécessaire.

Est-il bien certain qu'il faille un gros capital au début? Il s'agit, en effet, d'une œuvre catholique ; or, jamais le capital ne fera une œuvre catholique. Le cardinal Barnabò, qui se préoccupe, certes, des besoins extrêmes des missions, plaisantait naguères, avec la verve qu'on lui connaît, de la prétention de certaines entreprises commerciales qui voulaient, par leur appoint financier, constituer une mission ; les pionniers de l'Evangile eussent été des commis-voyageurs ; en deux ans, disaient fièrement ces entrepreneurs, la contrée sera convertie ; vous ne connaissez rien aux affaires à Rome!

Il faut beaucoup d'argent aux missions ; mais on ne fonde pas une mission avec un capital, et nous ne voyons pas, en effet, les missionnaires attendre pour s'embarquer qu'ils aient amassé de quoi bâtir là où ils vont. S'il fallait, avant de fonder un diocèse, avoir de quoi construire : 1° une cathédrale ; 2° une maison épiscopale ; 3° un séminaire ; 4° une maîtrise ; 5° des écoles ; 6° un cimetière ; s'il fallait un revenu pour les gros et les petits traitements, l'entretien et le reste ; s'il fallait tout cela, eh bien ! ce serait très-sage, parfaitement raisonnable : *Sapientius hominibus*, et par conséquent très-confondu devant Dieu, qui a dicté à S. Paul : *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes* (1).

II. — L'objection poursuit : Toutes les ressources ne sont pas

(1) I, *Cor.*, I, 27.

nécessaires, le premier jour ; mais il faut au moins de quoi commencer ; et d'abord, sans argent, où trouverions-nous des hommes ?

Je réponds : Nous les trouverons aux sources les plus pures et les plus héroïques du dévoûment.

Les bons chrétiens mettent leur influence et leurs efforts personnels au service de Dieu ; or, il y a eu, dans tous les temps, de bons chrétiens indépendants par la fortune. S. Joseph d'Arimathie était riche, et il ensevelissait Notre-Seigneur ; Ste Lucine était riche et noble, et elle ensevelissait de ses mains les Martyrs. Aujourd'hui, il y a des littérateurs et des savants qui usent des loisirs que leur fait une position sociale acquise, pour se consacrer à la défense de l'Eglise. De ces hommes, il y en aura toujours. S. Paul l'a dit : *Non multi sapientes*, *non multi potentes*, *non multi nobiles*. NON MULTI, donc il y en a un petit groupe, et plusieurs accepteront d'autant plus volontiers le professorat qu'il sera plus honoré par sa gratuité même.

Mgr de Poitiers, dans une conversation récente, nous faisait l'honneur de nous signaler une autre source du professorat catholique : les Religieux.

La race des docteurs est toujours vivânte dans les corporations qui ont donné S. Thomas, S. Bonaventure et Suarez. Pourquoi un fils de S. Liguori ne serait-il pas un bon maître de morale ? Un religieux ne coûterait pas au-delà de son entretien ; c'était sans doute tout le traitement de S. Thomas d'Aquin. L'entretien d'un religieux, c'est une robe peu onéreuse ; elle dure longtemps, et quand elle est usée..... on la raccommode ; le reste à l'avenant.

Le clergé séculier offrirait assurément, à ces conditions, un large contingent, et puis il y a des combinaisons possibles.

A Mayence, par exemple, où les malheurs de la France m'ont fait passer l'hiver dernier, l'évêque, Mgr de Ketteler, a établi une véritable faculté de théologie dans son grand-séminaire ; car les jeunes gens y viennent étudier de pays assez éloignés. Cet enseignement n'a point de ressources directes, mais les canonicats de la cathédrale servent à entretenir les maîtres.

Par le fait, sinon en principe, on est chanoine au titre de Philosophie, de Droit Canon, de Théologie; on est secrétaire de l'évêché, au titre archéologique. Le supérieur du Séminaire, le savant M. Moufang, le théologien du Pape au Concile, l'actif député catholique au Reichstag, le brillant orateur et l'humble professeur de *Pastorale* (1) en son Séminaire, est chanoine de l'Eglise de Mayence, ni plus ni moins.

Assurément l'autorité de M. Moufang et de ses confrères (2) ne sera pas diminuée, parce que je livre à la publicité le secret de leur budget; mais c'est le tour de force perpétuel des seules institutions catholiques d'oser proposer de telles combinaisons; et l'Université gouvernementale serait vite aux abois, si elle ne pouvait offrir pour traitement aux doyens de ses facultés qu'une sous-préfecture avec toutes les charges y afférentes.

Mgr Pie, en me signalant la pensée que je viens de développer, n'avait en vue qu'une faculté de théologie; mais j'ose aller plus loin. Le P. Secchi, à Rome, est un professeur de sciences; plusieurs de ses confrères, chassés comme lui de l'observatoire du collége romain, sont professeurs de sciences. Les Dominicains de la Minerve avaient, comme les PP. Jésuites, un observatoire dirigé par le P. Nardini. Les écoles préparatoires de France, dirigées par le clergé, ont un personnel relativement considérable d'ecclésiastiques et de laïcs; et, si une de ces écoles était voisine de l'Université, ne pourrait-elle pas faire l'office du chapitre de Mayence? — Inutile de dire que je ne joue pas sur les mots. — Je ne crains point d'ajouter que, si un homme éminent, une illustration catholique avait besoin, pour se jeter dans cette entreprise et suivre l'impulsion de son cœur, de moyens matériels d'existence, on trouverait des bourses empressées de s'ouvrir. Les lettres du P. Lacordaire à Mme Swetchine ne nous révèlent-elles pas une situation analogue, et de grands dé-

(1) Enseignement spécial et très développé dans les séminaires des bords du Rhin.

(2) MM. les Drs Heinrich, doyen du chapitre, Hirschel, Haffner, Ohler, Schneider; un autre chanoine dirige le petit-séminaire.

putés catholiques, en France et en Angleterre, n'ont-ils pas rempli, grâce aux interventions les plus honorables, leur mission aux chambres?

Donc, pour me résumer, si nous sommes sans argent, nous prendrons nos professeurs dans les classes riches et les ordres mendiants.

III.— L'objection financière continue : Les hommes trouvés, il faut un local pour les placer ; et comme on ne saurait séparer les maisons du capital qu'elles représentent, il faut un capital.

Assurément, si les pierres avaient le mouvement, heureuses de servir leur créateur, elles viendraient d'elles-mêmes, comme feront nos savants, et elles élèveraient le monument solide de l'Université catholique. Mais la Providence a donné pour bras et pour jambes aux pierres les bras et les jambes de l'homme, il faut donc nous résigner à les chercher une à une laborieusement. Ainsi ont fait nos pères, pour construire les vieilles cathédrales. Et comme nous nous servirons, nous aussi, du ciment de la foi, et que nous n'avons pas l'orgueil de faire une tour de Babel, un jour nous arriverons au faîte. — Mais aujourd'hui, et en attendant?

A cette grave objection, je réponds que, l'Université n'étant pas en effet une tour de Babel, mais une petite tourelle du château-fort de l'Eglise, nous ferons en attendant comme a fait le fondateur de l'Eglise, qui n'avait pas une seule pierre où reposer sa tête. Au début de la dernière campagne, un nouvel aumônier, qui devait bientôt être aguerri, me demanda, le premier soir :

— « Où coucherons-nous?

— Mais nulle part.....

— Comment nulle part? Ce n'est pas possible.

— Ce sera possible plus d'une fois », dis-je en me drapant dans mon manteau.

Un long artilleur vint au secours de mon argumentation : « Cela ne me fait pas peur de camper; on est très-bien; d'abord les lits sont toujours trop petits pour moi, on ne peut pas s'allonger, au lieu que par terre..... »

L'artilleur avait raison : à défaut de la douceur et des autres

agréments du lit, il se rejetait sur la largeur des champs, et il en prenait à son aise.

J'offre à la nouvelle Université, comme un vaste champ, les maisons de ses amis, le secrétariat de l'œuvre voisine, le grand et le petit séminaire, le collége, la bibliothèque, la salle de réunion, etc., etc., enfin l'appartement du doyen. Quel est le professeur de mathématiques qui ne donne pas déjà des leçons dans un de ses salons ?

Le comité catholique de Paris pour la défense de nos droits politiques, dont l'action est si incontestable, laisse provisoirement ses réunions chez son Président, son secrétariat chez son secrétaire, et multiplierait au besoin ses séances chez ses divers membres.

Albert-le-Grand professait en plein air, place Maubert (1), sous le ciel brumeux de Paris. — Nous n'en serons point là, hélas ! Oui, hélas ! car c'était le grand nombre d'auditeurs qui chassait le professeur de la chaire accoutumée ; les lits préparés pour ses devanciers étaient toujours trop étroits pour Albert-le-Grand, et il préférait camper.

Puisque j'ai parlé du bienheureux Albert, j'ajouterai que l'Université des Dominicains de Rome, assez illustre d'ailleurs, ayant dû céder toutes ses salles aux troupes de l'occupation française, les cours se firent, pendant des années, les uns entre les murs d'une cellule du couvent, les autres dans une affreuse petite salle du noviciat.

La principale pièce du mobilier était un portrait de S. Thomas dans un cadre de bois cloué au-dessus de la chaire ; le vent soufflait comme dans l'étable de Bethléem ; un clocher voisin interrompait par fois l'orateur et nous suspendait à sa musique désagréable ; et c'est là cependant que l'on conquérait les titres de *lecteurs*, fort honorés dans le monde théologique.

On était bien mal ; je ne puis dégager mes souvenirs de cette pensée, mais on était mieux qu'aux Catacombes. Il est certain que la première Université catholique de Rome a tenu ses cours

(1) Autrefois place de *Maître-Albert*.

dans ces petites chambres souterraines des Catacombes ; et que les premiers professeurs, plutôt que de ne pas commencer, ont choisi ces sombres retraites, d'où sont sortis tant de radieux élèves !

Pendant ce temps, ne l'oublions pas, le rhéteur satisfait de l'école nationale se pavanait largement le long de la tribune de marbre ; et, bien assuré du monopole de l'opinion et des trésors du monde, il ne croyait pas à l'école rivale. L'école rivale ! elle est endormie aujourd'hui ; ayons *les hommes,* et peu importe le toit qui les abritera ; j'ai confiance que l'Université sera faite, le jour où, en face d'un crucifix, trois hommes de cœur auront dit avec foi :

« Nous sommes l'Université » !

IV. — L'Université, fondée dans des conditions restreintes, vivra sans notoriété, et ce sera un grand malheur pour l'œuvre de ne point apparaître aussitôt avec tout son éclat. Telle est encore une des objections ordinaires du monde.

L'Université catholique vivra d'abord *sans notoriété* ; donc, ajouterai-je aussitôt, nos chutes n'auront point trop d'éclat, nos hommes seront moins discutés ; on nous laissera pousser quelques racines avant de nous ébranler ; nous deviendrons le grand arbre sous lequel les oiseaux du ciel s'abritent. Est-ce là un grand malheur ?

Marcher petitement ; mais ce sera le salut de l'Université catholique, *infirma mundi elegit Deus ;* ce sera la ruine de l'Université gouvernementale, *ut confundat fortia.*

Ne nous serait-il pas permis de trouver qu'on a une singulière façon d'envisager nos intérêts ? Nous n'existons pas ; nous sommes encore dans la situation de ceux qui n'ont rien à perdre, et ont tout à gagner. On devrait plutôt nous dire :

Si vous commencez très-modestement, sans doute, vous pourrez n'être comptés pour rien par les hommes ; mais, dans le néant où vous êtes, vous ne risquez point de descendre. Essayez donc.

Vous courez un danger sérieux de ne pas réussir ; mais jamais, en tombant, vous ne sauriez faire tort à la cause que vous voulez

défendre. Votre essai sera honorable et sera même utile pour frayer la route à d'autres. L'entreprise dût-elle avoir nécessairement cette fâcheuse issue, il faudrait encore la tenter, si toutefois vous n'agissez point par un sentiment personnel. Commencez donc.

Voilà le langage qu'on devrait tenir, mais, tout au contraire, on nous dit : « Votre puissant adversaire vous méprisera, vous insultera, le public rira et nul ne croira en vous ». — A cette objection menaçante, je réponds que telle était bien l'attitude de Goliath vis-à-vis de David : *Ego exprobravi agminibus Israël.... Despexit eum.* — Saül et les Hébreux avaient cru qu'il fallait, pour renverser Goliath, des armes royales ; ils voulaient donner à un corps d'adolescent une cuirasse très-vaste, comme les bâtiments qu'on souhaite à notre œuvre naissante ; enfin, ils réclamaient des ornements magnifiques pour relever le pauvre berger.

« Non ! dit le futur prophète, non ! c'est sous cet appareil qu'on trouverait ma personne chétive et ridicule ; je n'ai pas encore l'usage de ces choses (1) ».

Il prit le bâton de voyage que nous avons toujours à la main dans la course apostolique ; et, comme moyen, il choisit cinq pierres du torrent, *limpidissimos lapides,* et il logea cette provision dans sa ceinture pastorale.

J'insiste sur ce rapprochement, parce que David est [devenu le roi très-puissant, le roi prophète, précisément à cause de cette attitude de son commencement. Goliath renversé par un enfant, c'est la clef de l'histoire de *David-Roi !*

Mais ajoutons bien vite que le fils d'Isaï avait été sacré par Samuël, et c'était le secret de sa force.

La consécration du Souverain-Pontife précèdera aussi le grand combat pour la jeune Université suscitée par Dieu à la défense de l'Eglise, et cette consécration sera le secret de sa force.

(1) Non usum habeo... et tulit baculum suum, quem semper habebat in manibus (*Reg.*, I, 17, 39-40).

Ne formons donc pas le rêve d'opposer un géant à Goliath, et contentons-nous de pouvoir répondre à l'antique défi qu'on nous porte par l'imprécation de *David-enfant :*

« Tu viens à moi couvert d'armes puissantes et je viens contre toi au nom du Dieu des armées, du Seigneur d'Israel, que tu poursuis de tes injures et de tes ricanements (1) ».

Soyons d'abord dans un berceau et ne dédaignons pas une méthode qui a été imposée à l'humanité du Christ.

Voilà comment il me plairait de répondre à ces diverses objections, même en plein XIX[e] siècle.

V.-de-P. BAILLY,
des Augustins de l'Assomption.

(1) Tu venis ad me cum gladio, et hasta, et clypeo; ego autem venio ad te in nomine Domini exercituum, Dei agminum Israel, quibus exprobrasti... Percussitque et interfecit. (*Reg.*, I, 17).

L'AME DE L'ENFANT

DISPUTÉE A L'ÉGLISE PAR LA RÉVOLUTION.

(Suite et fin).

VI.

Pour arracher à l'Eglise l'âme des enfants, la Révolution possède des armes et des soldats de toute espèce. Nous avons mis au premier rang les francs-maçons, les libres-penseurs et les athées. La *Ligue de l'Enseignement*, et la Franc-Maçonnerie sous ses formes diverses, sont en effet les grandes machines de guerre. Ce sont là des ennemis déclarés qui travaillent ouvertement à la destruction du Christianisme.

Mais, pour accomplir son œuvre, la Révolution a d'autres ouvriers qui sont plus dangereux peut-être et qui certainement sont très-communs parmi nous. Ce sont les indifférents, les universitaires, les rationalistes qui veulent substituer à l'autorité de l'Eglise l'omnipotence de l'Etat; ce sont ceux qui prêchent la supériorité des écoles laïques et la nécessité de séculariser l'enseignement. Pour faire comprendre ici la gravité du péril, rappelons quelques principes incontestables en fait d'éducation chrétienne.

Il existe aujourd'hui une erreur très-dangereuse et aussi très-répandue : elle consiste à croire que les parents peuvent se décharger sur l'Etat du soin d'élever leurs enfants. Qu'on y prenne garde : avec cette doctrine perfide, les ennemis de l'Eglise nous conduisent à un césarisme brutal; nous revenons tout droit à la civilisation païenne. D'après les lois de Sparte et de Rome, les enfants appartenaient à l'Etat avant d'appartenir aux parents. Mais c'est la violation des droits les plus sacrés de la nature. Voilà un père qui a donné le jour à un enfant; cet enfant est comme une partie de lui-même, c'est la continuation de son existence et le prolongement de sa vie. Et

vous voulez lui ravir le droit de former le cœur, l'âme, l'intelligence de cet enfant conformément à sa foi, à ses convictions les plus chères ! Vous avez beau parler de liberté, c'est assurément la tyrannie la plus intolérable.

Vous voulez faire du bien à cet enfant, dites-vous, en lui procurant l'instruction : fiez-vous à l'affection des parents, à leur conscience, à leurs intérêts les plus sacrés. S'ils n'ont pas assez de fortune pour faire instruire et élever leurs enfants, venez à leur secours, rien de mieux. Mais vous devez exercer ce genre d'assistance sans gêner la liberté de conscience et sans imposer tel ou tel maître ; c'est un devoir à l'égard de ceux qui vont puiser ailleurs que chez vous une instruction que vous dédaignez, mais qui a toutes leurs préférences. Et surtout, quand les parents ne vous demandent rien, pourquoi leur offrir des dons suspects dont ils ne vous savent aucun gré ? Grands prôneurs de liberté, laissez un peu de place au libre dévouement et au zèle, à l'initiative individuelle, à la variété des sentiments, des goûts et des méthodes.

Sur les droits de l'Eglise en fait d'enseignement, sur les devoirs des parents envers l'âme de leurs enfants, nous voulons citer un écrivain très-aimé du public et qui fait autorité parmi les catholiques. Voici les principes posés par Mgr de Ségur, dans un de ses derniers ouvrages :

« Ce sont les doctrines qui font les hommes, dit-il, et ce serait une vraie chimère de vouloir faire de vrais chrétiens par l'éducation, en faisant des rationalistes et des révolutionnaires par l'enseignement. L'enseignement est la formation de l'esprit, et l'éducation est la formation du cœur. Ces deux formations doivent, *avant tout,* être chrétiennes et catholiques.

« Les trois pouvoirs de la société humaine doivent s'unir pour cette grande œuvre de l'éducation et de l'enseignement de la jeunesse. Mais c'est au pouvoir domestique, c'est au père et à la mère que ce devoir incombe en premier lieu : ils rendront compte à Dieu et aux hommes de ce *vivant* travail, plus important mille fois que tous les travaux de ce monde. Faire un homme, former un chrétien et un citoyen : quel œuvre !

« Pour le bien accomplir, les ressources de l'ordre naturel ne suffisent pas ; il y faut, en outre, et il y faut absolument les lumières et les forces surnaturelles. Le père doit donc écouter l'Eglise; il doit s'éclairer de tous ses enseignements, qui sont les enseignements de Dieu même; il ne doit rien souffrir, dans l'enseignement ni dans l'éducation de son enfant, qui ne soit en tous points conforme à la pure doctrine évangélique et catholique. Ce doit être sa première règle dans les *directions* qu'il lui donne, dans les *maîtres* auxquels il le confie, dans les livres qu'il met entre ses mains. Notez ces trois points, ils sont fondamentaux : les directions, les personnes, les livres.

« En sa qualité de ministre de Dieu et de l'Eglise, le prêtre doit avoir la haute direction de l'éducation et de l'enseignement de la jeunesse; pour lui, c'est un droit et un très grave devoir que de surveiller les familles chrétiennes, les écoles, les maisons d'éducation, au point de vue dominant de la pureté de la foi et de la sainteté de la vie... Le prêtre ne peut tout faire par lui-même; les religieux, les religieuses sont, auprès des enfants et des familles, le supplément de sa charité et de sa vigilance. Le père et la mère, aidés et dirigés par l'Eglise, dans l'important travail de la formation de l'enfant, ont ainsi la certitude de ne point s'égarer; et le Dieu de bonté, qui les a choisis pour mettre au monde leur enfant, continue à les aider pour faire atteindre à celui-ci sa fin dernière, c'est-à-dire pour en faire un chrétien avant tout.

« L'Etat, dont l'intérêt à la formation de bons citoyens est évident, doit avoir également sa part dans l'éducation et l'enseignement de la jeunesse. Quand il est catholique, comme il doit l'être, son influence ne peut avoir rien que de salutaire. S'il a le malheur de ne l'être pas (ce qui a lieu presque partout aujourd'hui), il devient un véritable fléau, et il détruit tous les desseins providentiels de Notre-Seigneur sur la formation de la famille chrétienne. Le devoir de l'Etat est d'assister l'Eglise, soit pécuniairement, soit de toute autre manière, dans le travail de l'éducation, et de donner aux pères de famille tous les moyens d'exercer leur droit et de remplir leur devoir. Il

peut parfaitement susciter et fonder des écoles publiques ; il peut confier l'enseignement à toutes sortes de personnes, aux laïcs comme aux religieux, comme aux ecclésiastiques ; mais *toujours à la condition* que l'Eglise, seule dépositaire de la foi et des intérêts du Christ et des âmes, surveille l'enseignement, empêche l'erreur de s'y glisser, sous prétexte de science, ou de littérature, ou d'histoire, et puisse trouver dans ces maîtres des auxiliaires pour la grande œuvre dont Dieu l'a chargée.

« Or, l'enseignement et l'éducation ont été accaparés, comme toutes les autres forces vitales de la société, par l'Etat et sa bureaucratie. Sans l'Eglise, souvent contre l'Eglise, l'Etat se substitue arbitrairement et au prêtre et au père de famille ; sans mission, sans doctrine, il enseigne nos enfants et les élève suivant ses fantaisies, qui changent avec chaque ministre. On a vu tour à tour préposés à l'instruction publique, dans notre catholique France, un rationaliste, un protestant, un panthéiste, un franc-maçon, des ennemis du Saint-Siége, des sectaires anti-chrétiens.... Malgré d'honorables exceptions dans le personnel des professeurs, l'enseignement de l'Université est un enseignement rationaliste, qui repousse systématiquement, non-seulement la haute direction, mais même le contrôle de l'Eglise : le plus souvent c'est un enseignement hostile à la foi » (1).

Qu'on nous pardonne cette longue citation. La matière est si importante et si embrouillée par les sophismes, la vérité est ici d'ailleurs si nettement exposée, que nous n'avons rien trouvé à supprimer. Les principes sur les droits de l'Eglise sont maintenant établis : essayons d'en tirer quelques conséquences.

VII.

Tous les partisans de la Révolution, tous les ennemis de l'éducation chrétienne sont parfaitement d'accord sur un point : exclure la direction et même le contrôle de l'Eglise dans l'enseignement et la formation de l'enfant. Mais tous ne repoussent

(1) *La Liberté*, par Mgr de Ségur, p. 227 et suiv.

point cette autorité de la même façon. Les sectaires des loges et de la morale indépendante l'excluent nettement et brutalement; quelques-uns mêmes, tels que M. Michelet et consorts, n'en parlent jamais sans que la haine se trahisse par des obscénités et des blasphèmes. Mais une foule d'autres s'y prennent avec plus d'adresse : ce sont les habiles et les modérés de la grande conjuration, et ils n'en servent pas moins bien la cause de l'enfer.

En apparence, ils sont pleins de respect pour l'Eglise et pour le prêtre; vous trouvez sur leurs lèvres les hommages les plus pompeux en faveur de la religion. Seulement, ils veulent la sécularisation de l'enseignement, et ils y tiennent par dessus tout. « Il est grand temps, disent-ils, que l'élément laïc se dégage de l'élément ecclésiastique; les sociétés modernes ont besoin d'un enseignement plus en harmonie avec les aspirations de notre siècle ». Et avec ces formules fausses ou creuses, presque toujours dépourvues de sens et incomprises de la foule, ils réussissent très-bien à écarter le prêtre, à secouer le joug de l'autorité religieuse, à se rendre complètement indépendants.

Allons au fond des choses. Que signifient ces grands mots de sécularisation, d'enseignement laïc, d'éducation laïque? Cherchez-les dans les écrits des siècles précédents : vous ne les trouverez pas une seule fois. Dans un pays chrétien, au sein de l'Eglise catholique, l'enseignement, qu'il soit donné par un clerc ou par un laïc, doit être toujours orthodoxe, exempt d'erreur, soumis à l'autorité de l'Eglise, dirigé par les évêques et les pasteurs des paroisses. Sans doute l'enseignement n'est pas interdit aux laïcs. Le père et la mère de l'enfant sont des laïcs, et ils sont appelés à lui donner l'instruction religieuse et cette première éducation qui est pour l'enfant comme une seconde vie. L'éducation confiée à des laïcs peut donc être chrétienne et très chrétienne; et elle l'est chaque fois que les maîtres, vraiment pénétrés de l'esprit du christianisme, ouvrent le cœur de leurs élèves, par leur parole et leur exemple, à l'action surnaturelle que Dieu exerce sur les âmes par le ministère du prêtre. Plût à Dieu que nous eussions beaucoup de maîtres comme Rollin et tant d'autres, qui savaient allier la piété la plus fervente au dé-

vouement et à l'amour de l'enfance. Il en est encore de tels parmi les laïcs de nos jours : par sa merveilleuse influence, l'Eglise fait surgir, dans toutes les classes de la société, des âmes capables des plus sublimes fonctions. Il serait à souhaiter que de tels maîtres fussent plus nombreux.

Mais ce n'est pas là le sens de la formule si vantée, qui proclame l'enseignement laïc comme une des grandes conquêtes des temps modernes. Ce n'est pas du moins ainsi que l'entendent ceux qui affectent le plus de s'en servir. Ecoutons ici Mgr Dechamps, archevêque de Malines :

« Ce que nos adversaires prétendent exprimer par cette formule, c'est la sécularisation absolue des institutions d'enseignement, c'est-à-dire leur constitution officielle en dehors de la foi et de la société religieuse. Les uns, plus habitués à la prudence qu'à la franchise, prétendent organiser l'enseignement de l'Etat en dehors de toute croyance, de toute foi à la révélation, sur la base de ce qu'ils appellent la neutralité religieuse et respectueuse envers tous les cultes; les autres, plus francs, donnent à cette prétendue neutralité son vrai nom d'indifférence religieuse, et l'appuient ouvertement sur la négation radicale de toute révélation proprement dite. Ils sont aussi plus ou moins francs dans la manière de réaliser leur système. Les uns semblent se contenter de constituer l'enseignement officiel sur la base de l'indifférence religieuse en présence des institutions libres, se promettant bien d'arriver au monopole de l'enseignement par *l'emploi* et *l'abus* de toutes les forces administratives ; les autres veulent l'organisation de l'instruction par l'Etat, sans la liberté même apparente de l'enseignement ; mais ce qu'ils veulent tous, c'est l'organisation de l'éducation publique sur la base de l'indifférence religieuse, c'est-à-dire de l'hostilité à la foi; ils veulent par conséquent la constitution légale d'une *véritable irréligion d'Etat*, aux frais des familles chrétiennes. Je dis d'une irréligion d'Etat, car c'est là le vrai nom de la doctrine rationaliste de la secte maçonnique transformée en église officielle, où le ministre de l'instruction publique sera le pontife suprême, appuyé sur une hiérarchie de fonctionnaires dont les

moindres, les plus simples maîtres d'école, ces types si connus de la suffisance et du demi-savoir, quand ils croient avoir conquis la libre-pensée, seront chargés de tenir tête à l'enseignement catholique jusque dans le dernier des villages » (1).

VIII.

Voilà bien la situation véritable dans presque tous les Etats de l'Europe, et notamment dans les pays catholiques; voilà le péril qui menace la foi de nos enfants. Séculariser l'enseignement, proclamer l'indépendance de l'enseignement laïc, nier et repousser l'autorité de l'Eglise en fait d'éducation : voilà justement le mot d'ordre. C'est le système et la tactique de toute une armée de fonctionnaires, depuis les inspecteurs généraux jusqu'au dernier instituteur de village. Lisez les feuilles révolutionnaires; écoutez les organes de la libre-pensée; parcourez les livres, les revues, les journaux publiés par l'Université; tous vous diront que l'enseignement de l'Etat est respectueux pour tous les cultes, soumis aux préceptes généraux de la morale universelle, mais qu'il doit se tenir en dehors de toutes les communions dissidentes. Depuis MM. Duruy et Jules Simon, jusqu'au plus novice des apprentis, c'est la thèse qu'ils soutiennent dans leurs écrits, dans leurs discours publics, souvent sans se douter des absurdités qu'ils nous débitent.

Nous avons entendu nous-même un tout petit instituteur, heureux et fier d'avoir récemment passé d'un très-modeste village à un chef-lieu de canton, et plus fier encore de posséder les sympathies des libres-penseurs du lieu. Il faisait son premier discours et comme sa profession de foi de nouveau-venu. Assurément, il n'avait ni éloquence ni littérature; hélas! il n'était pas même très-respectueux pour la grammaire et le bon sens, et il lui échappa deux ou trois solécismes qui devinrent un sujet de risée pour les enfants (2). Mais le mot d'ordre sur l'ensei-

(1) *Avertissement aux familles chrétiennes*, par Mgr Dechamps, p. 57.

(2) L'orateur se plaignait notamment qu'on lançait contre lui des *balles de calomnies (sic)*, qu'on regardait son école comme une *source empoisonneuse (sic)*.

gnement laïc lui était du moins parfaitement connu : sur ce point, il avait bien appris sa formule et retenu sa leçon. « Il y a, disait-il, des personnes au zèle inquiet qui tiennent pour suspect *l'enseignement laïc*. Mais nous prétendons, nous, que cet enseignement est aussi digne de confiance que tout autre. Que ce soit un prêtre ou un laïc qui parle de Dieu à un enfant, qui lui enseigne la morale et la religion, c'est toujours avec la même autorité » (Textuel).

Avec la même autorité !... Allez; pauvre petit, vous avez été formé à bonne école, et vous possédez à merveille le jargon de la secte maçonnique. Vous aurez toujours, je l'espère, la protection et les faveurs des anti-cléricaux, et vous les méritez sans conteste. Il est vrai, et je le dis à votre décharge, que vous ne comprenez pas les énormités que l'on met dans votre bouche; vous êtes trop ignorant pour savoir que vous enseignez-là un rationalisme tout pur, une véritable hérésie. Ceux qui vous écoutent connaissent trop peu la religion pour soupçonner qu'ils vont applaudir des blasphèmes et des outrages contre l'Eglise, leur mère. Mais, puisque vous avez si complètement oublié le catéchisme et que vous désirez pourtant la confiance des familles chrétiennes, dans votre propre intérêt, écoutez Mgr l'évêque de Périgueux, qui se chargera, pour cette fois, de vous corriger et de vous instruire.

En 1868, le préfet de la Dordogne avait imaginé une sorte d'association pour le progrès de l'instruction primaire dans son département. Quelques prêtres du diocèse, par surprise sans doute, avaient donné leur adhésion ; le consentement des autres avait été présumé. Mgr Dabat, ne pouvant accepter pour son clergé le rôle qui lui était assigné dans cette entreprise, dut protester publiquement ; et, dans une lettre pleine de vigueur, le vaillant évêque disait aux prêtres de son diocèse :

« Quelles que soient les prétentions et les entreprises dont nous sommes aujourd'hui les témoins attristés, demeurons fermement attachés à la pensée de l'Eglise sur l'enseignement des jeunes générations. Jésus-Christ est le maître de la vérité. Il a reconnu la puissance temporelle ; il lui a rendu hommage ; mais

c'est à l'Eglise, *à elle seule*, qu'il a conféré le droit et imposé le devoir d'enseigner les hommes. Elle accomplit sa mission suivant le bel ordre de sa hiérarchie : par son chef suprême dans le monde entier, par ses évêques dans les diocèses, par ses prêtres dans les paroisses.

« Ce n'est pas que l'enseignement soit interdit aux laïcs, surtout lorsqu'il a pour objet les lettres et les sciences humaines : l'Eglise accueille tous les dévouements. Mais ce qui est vrai, ce qu'il faut affirmer hautement, c'est que tout homme qui s'occupe d'enseignement *est tenu en conscience* d'accepter sa surveillance et son contrôle. Ce droit de l'Eglise est indéclinable : quand il est méconnu, quand l'enseignement se sépare, *se sécularise*, alors commence la déviation, et bientôt l'égarement. L'Eglise peut être empêchée pour un temps de remédier au mal, mais elle le signale toujours, toujours elle protestera » (1).

Vous avez entendu l'évêque, eh bien ! grands et petits défenseurs de la sécularisation et de la suprématie de l'Etat, en écoutant la parole de l'évêque vous entendez l'enseignement de l'Eglise catholique tout entière. Vos entreprises et vos prétentions ne seront jamais acceptées par elle : ce serait une sorte de trahison et d'apostasie.

La Révolution et l'Université s'efforcent d'assembler les nuages et d'entasser les sophismes sur cette question capitale ; mais les droits de la vérité et les droits de l'Eglise sont ici trop évidents.

Il y a dix-huit siècles, le Fils de Dieu est venu sur la terre, et il a fondé la religion chrétienne : le monde civilisé l'adore et le reconnaît comme Dieu depuis dix-huit siècles. Les catholiques voient son autorité toujours vivante dans l'Eglise apostolique et romaine, instituée par lui pour enseigner les nations ; c'est comme à l'autorité de Dieu qu'ils soumettent à l'Église leur conscience et leur foi. Toute autre autorité en matière de doctrine et d'enseignement religieux et moral, toute autre autorité sur l'intelligence est pour les catholiques « une force tyrannique et bru-

(1) Lettre de Mgr Dabat, juillet 1868.

tale, devant laquelle ils ne peuvent se courber sans apostasie et sans abjurer tout ensemble et la dignité de l'homme et la liberté du citoyen » (1).

Parlez-nous tant qu'il vous plaira de votre enseignement d'Etat, de votre Université monopole, de la suprématie de l'Etat sur tous les cultes et sur toutes les religions. Jamais nous n'accepterons la subordination de l'Eglise à l'Etat, surtout en fait d'enseignement et de doctrine. Nos pères auraient protesté contre une telle situation, même dans les siècles où le pouvoir était chrétien et où le prince était comme l'évêque extérieur, docilement soumis aux pasteurs et à l'enseignement de l'Eglise. Et vous voudriez la faire accepter dans un temps où les gouvernements ne professent plus ni culte ni croyance, où l'Etat est sans Dieu, sans foi, sans direction et sans morale déterminée; c'est-à-dire où il est indifférent et athée! Non, jamais, que vous soyez roi, empereur ou république, que vous vous appeliez gouvernement, Etat ou Conseil d'instruction publique, vous ne pouvez attenter à la souveraineté imprescriptible de Dieu et de son Eglise sur l'intelligence et sur l'âme des enfants. Si vous portiez la main sur ces droits sacrés, nous pourrions bien être forcés de subir le mal; mais, comme dit le noble évêque que nous avons cité, *nous protesterons toujours.*

Nous savons que vous avez contre nous des armes terribles. Avec les loges maçonniques, vous avez aussi l'Université monopole ou l'enseignement d'Etat. L'Université, telle qu'elle a été constituée par le premier Bonaparte et perfectionnée par ses successeurs, est comme le *moule* qui doit former pour la *Révolution* toutes les générations futures, et c'est justement pour ce motif qu'elle est si chère à tous les libres-penseurs et à tous les ennemis de l'Eglise.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est un homme dont on ne récusera pas l'autorité et le témoignage : c'est M. Thiers lui-même. Avant la loi qui fut votée en 1850, le gouvernement de Louis-Philippe avait tenté plusieurs fois de faire une loi sur la

(1) *De la liberté de l'enseignement en France*, p. 7.

liberté d'enseignement, et toujours le projet avait avorté. En 1844, la question était discutée à la Chambre des députés, et M. Thiers, craignant qu'on ne livrât le monopole universitaire, parlait ainsi, le 17 juin, dans le deuxième bureau de la Chambre :

« La cause de la *Révolution française*, qui est *la seule cause vraiment chère à mon cœur*, est si visiblement engagée ici, que je me mets en avant cette fois avec le plus grand zèle...

« Comment le gouvernement n'a-t-il pas vu que, *en livrant l'Université, il livrait la Révolution* de laquelle il est sorti, et se trahissait lui-même en trahissant son principe? Lorsque Napoléon a fondé le nouveau système d'enseignement, on croit qu'il n'a été préoccupé que d'une seule idée de despotisme et de pouvoir absolu : il avait une autre tâche à remplir quand il est venu, c'était de faire une société homogène... Il demanda une masse énorme de bourses, afin de *s'emparer* de la jeunesse française.

« Les instituteurs sont en quelque sorte le MOULE dans lequel on jette la jeunesse. Eh bien! il faut que le *moule* soit en *tout* semblable à la société pour laquelle la jeunesse est faite » (1).

Voilà bien le véritable but de l'Université, l'arme toute-puissante de la Révolution, le suprême péril pour la foi de nos enfants. Ces quelques paroles de M. Thiers, prononcées il y a près de trente ans, sont pour tous une grande lumière. Elles expliquent bien des choses, et elles justifient en particulier la singulière tendresse de l'homme d'Etat pour M. Jules Simon, ce ministre de l'instruction publique, qui, avec des formes patelines, est sans contredit l'ennemi le plus perfide et le plus acharné du catholicisme.

Le danger est signalé ; c'est aux parents chrétiens et aux représentants des catholiques à se réveiller, à réfléchir et à combattre.

L'abbé J. Verniolles.

(1) *Univers* du 17 juin 1844.

UN ÉLÈVE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD.

Notes sur la vie du R. P. FABER, de l'Oratoire.

---

§ IV.

II. — LA CONVERSION.

Si grand que puisse être l'intérêt attaché aux efforts vraiment extraordinaires par lesquels M. Faber essayait de se retenir lui-même sur la pente du retour à l'unité catholique, cependant il serait plus digne encore de nos réflexions de suivre, pour ainsi dire pas à pas, la lutte intérieure qui s'était engagée dans l'âme si pure que nous étudions, entre les préjugés de l'éducation et les convictions acquises par le travail et la prière. C'est dans le récit complet, si bien fait par le R. P. Bowden, qu'il faut trouver la peinture fidèle de ces longs et douloureux combats, couronnés à la fin par le repos et la joie, au sein de la vérité. Détachons de cette simple et touchante narration quelques traits seulement, pour faire souhaiter de lire le livre entier.

Appuyé, dans ses oraisons mentales, sur la méthode de S. Ignace, tenant toujours en main la *Perfection chrétienne* de Rodriguès, châtiant son corps par des abstinences prolongées ou d'autres mortifications, M. Faber poursuivait vainement le rêve d'être un *catholique anglican*, disciple des Saints pour la doctrine ou la vertu, mais, vis-à-vis de l'Eglise Romaine, en état de défiance ou du moins de séparation.

Et encore ce rêve n'exprimait pas pleinement les dispositions du jeune pasteur! Il était séparé de Rome, mais par une distance à peine sensible que chaque battement de son cœur semblait diminuer. Sa raison n'était pas encore pleinement illuminée; mais les ténèbres allaient se dissipant de plus en plus, si bien

que déjà l'ombre elle-même était comme imprégnée de rayons lumineux.

Le 12 août 1844, il écrivait à Newman, qui vivait alors retiré à Littlemore, lui aussi dans la prière, le jeûne et l'attente du moment décisif :

« Il me semble que, tous les jours, je deviens plus romain ; et volontiers je croirais m'adresser à vous, non pas comme du fond d'un presbytère anglican, mais comme du sein de l'Eglise Romaine... »—« ...Notre système religieux me fatigue et m'énerve toujours davantage, et j'ai parfois la sensation que, si je voulais apprécier une situation véritable de pasteur, je me considèrerais comme un homme qui débite des mensonges... »—« ...J'ai à vous adresser une demande que je ne puis plus retarder, résolu pourtant à m'incliner si vous me répondez : *non*. J'ai besoin que vous reveniez sur la défense que vous me fîtes, en octobre dernier, d'invoquer la Bienheureuse Vierge, les Saints et les Anges. J'imagine que cela me donnerait de la force... » — « Il y a quelques semaines, j'ai abordé la pensée d'un changement d'église ; puis, j'ai reculé devant cette pensée, plus résolument peut-être que jamais. Je ne puis cependant plus alléguer une raison solide pour demeurer où je suis. J'espère que, au fond de mes hésitations, il n'y a point de mauvais motifs qui me retiennent ; et cependant cela est possible, tant je vois en moi de mal » (1).

Non content de consulter ce grand esprit, si providentiellement suscité pour ramener tant d'âmes au divin bercail, M. Faber saisit avec empressement l'occasion de confier ses anxiétés et ses peines au vicaire apostolique du District-Oriental. Il reçut de ce côté de précieux encouragements, et l'idée précise d'une abjuration se présenta définitivement à lui comme l'unique moyen d'assurer son salut. C'était au mois d'octobre 1845. La nouvelle de la conversion de Newman, si grave et si circonspect en matière de foi, frappa M. Faber jusqu'au plus intime du cœur ; il vit clairement qu'il n'était point « une brebis du troupeau ». Sa résolution, bientôt formée, se mûrit de

(1) *Life and letters*, p. 221.

plus en plus ; elle lui coûta bien des larmes, mais de ces larmes qui fécondent les germes divins et les aident à s'épanouir.

Deux empêchements, tous deux d'un ordre sérieux, gênaient cependant la liberté de M. W. Faber. Il avait commencé, dans sa paroisse d'Eton, un travail de prédication, d'instruction, de dévotion, dont un grand nombre d'âmes semblaient prêtes à profiter ; convenait-il de les abandonner ? — Le jeune pasteur consulta son guide habituel, qui lui répondit, avec une généreuse liberté, de songer moins aux intérêts spirituels de son troupeau qu'à ceux de son propre salut. M. Faber, non moins généreux, lui dit vivement : « Ne me donnez pas d'autre raison que celle-là. Protestant, je vous ai toujours obéi, sans m'arrêter à d'inutiles *pourquoi ;* je n'ai pas aujourd'hui besoin d'en savoir davantage ».

Un autre motif paraissait exiger que M. Faber ne quittât point sa cure. Des réparations importantes avaient été entreprises, des fondations inaugurées, des emprunts contractés. Comment, après avoir renoncé à ses revenus de ministre anglican, M. W. Faber pourrait-il payer ses dettes et désintéresser ses créanciers ?

Ici, nous rencontrons un de ces traits de probité, véritablement héroïques, que Dieu seul peut récompenser dignement. Amené à se prononcer sur la valeur du prétexte des embarras pécuniaires, que M. Faber alléguait pour retarder sa conversion, son guide — un dignitaire de l'Eglise établie — ne craignit point de lui donner ce conseil : « Croyez-moi, si Dieu veut que vous deveniez catholique romain, il ne permettra pas qu'une raison d'argent vous arrête en chemin ».

Et, en effet, à quelques jours de là, alors que, se confiant à la Providence, mais ignorant des moyens par lesquels elle lui viendrait en aide, Faber se préparait à se séparer d'avec l'Eglise d'Angleterre ; il reçut, d'un protestant de ses amis, sans la lui avoir demandée, la somme nécessaire à sa libération intégrale vis-à-vis de ses créanciers. « Je ne veux pas — lui écrivait cet ami, peu favorable aux conversions en général et au catholicisme en particulier, mais vraiment noble et large de cœur, — je ne veux pas qu'une misérable question pécuniaire

prive un homme tel que vous de sa liberté. Voilà de quoi vous affranchir. Seulement, ne m'en parlez jamais ».

C'est ainsi que deux anglicans, sincères dans leurs erreurs et en même temps dignes appréciateurs de la sincérité d'autrui, ouvrirent à M. Faber les portes de l'Eglise romaine, l'un par ses conseils, l'autre par un secours matériel.

Libre de toute préoccupation étrangère, W. Faber sentit que l'heure du suprême sacrifice ne pouvait plus être retardée. Il fut visiter successivement M. Pusey, à Londres; M. Wiseman, à Oscott; M. Newman, à Littlemore; puis, il se résolut à abjurer entre les mains de Mgr Wareing, à Northampton.

Une circonstance singulière acheva de le décider. Il avait pris la coutume de porter à ses paroissiens malades les espèces eucharistiques, comme le font les prêtres catholiques. Une nuit, on vint l'appeler pour un malade; et, tandis qu'il se rendait auprès du lit du moribond, tenant sur sa poitrine le pain mystérieux, il fut assailli par la pensée cruelle que son sacerdoce n'était point valide, et par conséquent ne pouvait imprimer aucune consécration efficace.

Pour cette fois, M. Faber parvint, non point à se débarrasser de son doute, mais à se persuader qu'il pouvait appliquer un principe réflexe, indiqué par S. Liguori, et qui consiste à se déterminer, pour agir, d'après une opinion simplement probable. Cette interprétation lui permit d'aller jusqu'au pauvre mourant et de lui donner « ce qui pouvait être le corps du Seigneur ».

Mais M. Faber comprit qu'il lui était désormais impossible de continuer à exercer le ministère, au travers d'incertitudes aussi poignantes. Avant tout, il voulait être un honnête homme. Aussi, le dimanche suivant, 16 novembre 1845, il monta dans la chaire de son église, dit à ses paroissiens, après un court exorde, qu'il leur avait toujours prêché la vérité, que, malheureusement, cette vérité n'était point acceptée par l'Eglise anglicane, et que, dès lors, il ne lui restait plus à lui-même d'autre choix que celui de se perdre ou de quitter l'anglicanisme, afin d'aller à la source des vraies doctrines.

Jetant alors son surplis, il traversa précipitamment l'église,

passa par la sacristie et ferma sur lui la porte de son presbytère.

Les paroissiens, étonnés d'abord jusqu'à en demeurer immobiles, comprenaient à peine ce qu'ils avaient entendu. Quand ils eurent retrouvé leurs sens, ils se levèrent en foule, coururent à la maison curiale et tentèrent vainement de fléchir leur curé. « Vous nous enseignerez, disaient-ils, tel symbole que vous voudrez, nous ne vous inquièterons jamais à cet égard. Restez seulement avec nous ».

Tout fut inutile, on le conçoit assez. M. Faber reçut, avec une douloureuse émotion, leurs tristes adieux. Mais, le lendemain, à l'heure matinale où, pour éviter tout bruit et toute scène, il passait à travers les rues du village, accompagné seulement de de M. Knox (1), il ne fut pas peu surpris et touché d'entendre toutes les fenêtres s'ouvrir les unes après les autres, et tout le monde lui crier sur le chemin : « Que Dieu vous bénisse, M. Faber ! que Dieu vous bénisse, partout où vous irez ».

Le soir de ce même jour, 17 novembre, l'évêque Wareing, résidant à Northampton, reçut l'abjuration de M. W. Faber, et, le lendemain, on lui donna la communion et la confirmation. A partir de ce moment, le jeune converti goûta le bienfait de la paix intérieure la plus profonde ; on eût dit qu'il avait, comme les Apôtres après la Pentecôte, été pénétré par la présence sensible de l'Esprit-Saint ; et, dans une lettre à M. J. Morris, que la fatigue l'empêcha d'écrire lui-même, il voulut cependant ajouter de sa main, ce mot, trois fois répété : la Paix !

Nous n'avons pas à analyser maintenant les grandes œuvres dont, avec le secours de la grâce, M. Faber a rempli les dix-sept années qui ont suivi sa conversion. Notre vœu le plus sincère serait qu'une traduction fidèle publiât la *Vie* dont nous avons résumé quelques traits.

Qu'on nous permette, en finissant, de résumer ici, en quelques lignes, le jugement qu'un ami du P. Faber a porté de lui, surtout au point de vue littéraire, mais de façon cependant à éclairer encore quelques traits de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu.

(1) Aujourd'hui oratorien.

« — Tout ce que nous saurons jamais sur les jeunes années d'un homme appelé, comme le P. Faber, à quitter son peuple et la maison de son père pour venir dans la terre qui lui serait montrée, sera toujours plus ou moins incomplet. Ses amis de l'Oratoire, un seul excepté, ne l'avaient connu que depuis qu'il était catholique.

« Les événements de sa vie sont d'ailleurs peu nombreux. La seule chose qui mérite peut-être d'être mentionnée, sauf en ce qui concerne son caractère et ses œuvres, c'est que ses souffrances de santé furent presque continuelles...

« ..... La nature et la Providence semblaient l'avoir destiné à être le poète clérical anglican du XIXe siècle. Il eût associé le génie de Wordsworth avec la vocation religieuse de Keble. Être un ecclésiastique anglican avait été, dès sa plus tendre jeunesse, sa destinée et son désir. Il avait des alliances qui auraient pu lui ménager la jouissance de bénéfices importants.

« Un presbytère au milieu des montagnes, des bois et des lacs; puis, cette formation que, par la volonté miséricordieuse de Dieu, le cœur et les sentiments reçoivent des joies, des anxiétés et des chagrins de la vie domestique ; il y aurait eu là de quoi mûrir et développer pleinement cette âme, si extraordinairement douée sous le rapport poétique. Et la littérature anglaise a beaucoup perdu peut-être à ce que la grâce toute puissante, lorsque tout allait pour Faber si doucement et si naturellement, l'ait entraîné captif dans une orbite bien différente et, selon les vues des hommes, entièrement contraire aux intérêts de sa gloire.

« Suivre ces opérations de la force divine, en voir grandir l'influence à mesure que W. Faber entrait davantage dans cette sphère nouvelle, constater enfin la pleine et décisive victoire de l'Esprit divin, c'est l'attrait puissant de la *Vie* et des *Lettres*, que nous avons signalées à nos lecteurs.

« Malheureusement, précisément à cause des richesses de nature et de grâce dont son âme était ornée, le R. P. Faber échappait, pour ainsi dire, à l'analyse. Et lui-même pourrait servir ici d'exemple et de justification, quand nous confessons

l'extrême difficulté qu'il y avait à parler de sa personne et de ses œuvres.

« Rien n'est plus remarquable, dans les lettres du P. Faber, que ses descriptions de la nature. Il est impossible de les lire, sans reconnaître que l'œil du poète chrétien savait voir les montagnes, les forêts, les lacs, les mers, les villes même, sous un autre jour que le commun des hommes. Mais cela ne dit point assez. Si merveilleux que fût son talent d'écrivain, Faber ne pouvait rendre qu'une faible partie de ce qu'il voyait et sentait. Et pourtant un paysage est bien moins compliqué que ne l'est la physionomie d'une grande intelligence, lorsqu'il faut la saisir dans les reflets mobiles qu'elle laisse échapper d'elle-même au dehors. Pouvoir saisir et fixer ce rayonnement de l'âme à travers les voiles du corps, c'est l'ambition constante et l'éternel tourment des vrais artistes. Le meilleur peintre ne nous offre souvent, au lieu de la ressemblance qu'il a cherchée, qu'une imparfaite image de la réalité; et souvent aussi la meilleure photographie désespère autant par sa fidélité que par ses imperfections.

« L'homme de génie réussit quelquefois à reproduire une des expressions, un des éclairs rapides, que l'âme jette sur les traits du visage, comme le soleil enflamme un nuage épais et sombre, humide et froid. Mais, après tout, ce n'est qu'un des aspects de la physionomie qui a été ainsi représenté; et que de fois il arrive au plus grand maître, après de vains efforts pour concevoir et exécuter le portrait d'un homme dont il aime, non pas seulement l'imagination et les pensées, mais les vertus morales et le caractère, de se détourner de son œuvre avec dégoût, fatigué qu'il est de trouver si peu de rapport entre l'œuvre de son pinceau et l'image intérieure qu'il porte en lui-même.

« Quelle difficulté plus grande encore s'il faut peindre, avec des paroles, la vie et le caractère d'un homme qui était tout à la fois un poète, un génie, un chrétien, un prêtre, un éminent serviteur de Dieu.

« C'est bientôt fait de raconter les événements de son existence. Mais les dons particuliers de sa nature; mais les vibrations

profondes de son intelligence, de son imagination et de son cœur sous le contact des objets extérieurs ou intérieurs qui l'entouraient ; mais les notes suaves de poétique mélodie que son âme murmurait ; mais le développement et la complète formation de son caractère et de ses facultés ; mais surtout les dons intérieurs de la grâce surnaturelle qui, appliqués à cette belle âme, la transformèrent graduellement en la ressemblance du sauveur Jésus : comment arriver à rendre tout cela ? Peut-être, au ciel, les Anges et les Saints peuvent-ils raconter, à la gloire de leur Seigneur, les beautés invisibles de ses serviteurs, comme, sur la terre, le génie de l'homme essaie de représenter leurs traits. Mais ici-bas, dès qu'on veut s'y appliquer soi-même sérieusement, on reconnaît la vérité de cet axiome littéraire : « On ne peut pas faire une bonne biographie ».

Aussi, à la dernière page de son volume, le P. Bowden a-t-il écrit ces lignes remarquables :

« Quel biographe peut achever son œuvre sans la trouver incomplète. S'il a vécu sur le pied de l'intimité avec celui qu'il veut louer, il rencontre un grand nombre de faits et de paroles qu'il ne convient pas de livrer à la publicité. Plus les liens qui l'attachaient à son ami défunt sont étroits — ceux surtout qui rendent la chère mémoire plus vénérable et plus sacrée, — plus aussi il doit se montrer discret à en parler. Souvent, lorsqu'il songe à un détail qui lui semble touchant et plein d'éloquence, il doit s'abstenir de le confier au papier. Enfin, il ne donne son travail au public qu'avec une sorte de dépit. On peut établir clairement la suite des faits, tracer exactement le cours des événements ; mais la plus fidèle biographie n'est souvent qu'un portrait infidèle, — et ceux-là surtout auquel l'original était familier cherchent en vain à retrouver, dans la peinture qu'on leur offre, et les couleurs éclatantes et les ombres légères, et les grâces ineffables, par lesquelles leur amour avait été gagné.

« Puis-je espérer que j'ai réussi à éviter ces imperfections ? Non pas. C'est une pauvre consolation que la splendeur d'une cérémonie funèbre. Un monument, même *plus durable que*

l'airain, n'est, après tout, qu'un monument, un souvenir, — le souvenir d'une ombre, de ce qui était vivant et ne l'est plus. Des paroles ne peuvent reproduire ni la gracieuse présence, ni la voix musicale, ni le regard fascinateur; elles ne peuvent rendre sensible ni le charme de la personne, ni l'élégance des manières, pas plus que le feu du génie ou la noblesse de l'âme; elles ne peuvent par conséquent satisfaire ceux dont la vie intérieure fut formée et dirigée, dont les plus belles, dont les plus douces heures furent bénies par la sagesse, la sainteté et la tendresse de Frédéric-W. Faber.

« Aussi l'ai-je fait souvent parler.

« Le journal, écrit pendant un voyage fait en 1841 sur le continent, et cent trente-huit lettres peignent le Père par lui-même. Le journal le montre tel qu'il était par l'esprit, lorsque la jeunesse lui souriait. Les lettres montrent le changement qui se fit en lui de l'âge de vingt ans jusqu'à sa mort, à quarante-neuf ans. Comme il convient qu'il en soit pour un chrétien, elles brillent de plus en plus d'une lumière céleste; et, vers la fin du volume, tout en restant aussi entraînantes par leur naïveté, leur éclat, leur tendresse, leur profondeur, elles sont de plus en plus remplies de sagesse et de charité surnaturelle ».

Que reste-t-il à souhaiter, sinon que, séduit par le charme profond du caractère et des œuvres du P. Faber, un Français, connaissant à la fois les ressources de notre langue et les moindres nuances de l'anglais, traduise, pour les populariser chez nous, les trésors littéraires et pieux dont le P. Bowden a pu faire jouir ses compatriotes.

Rov. de Cabrières,
Chan., vic.-gén.

DE L'UNIVERSITÉ.

Son origine. — Sa doctrine. — Son influence morale (1).

---

5. J'ai dit et prouvé que la littérature universitaire est stérile et sans caractère. Je prouverai tout à l'heure qu'elle est impie dans ses principes, très relâchée en morale et hypocrite dans ses allures.

Hélas! le jour décline, les ombres du soir s'allongent (2); et, aux indécises clartés qui flottent en l'air, des formes suspectes et sinistres apparaissent, courant çà et là, comme pour prendre leur poste de nuit. C'est durant la nuit, en effet, que les hommes de proie font leur moisson d'iniquité, dans ces mêmes sillons que, depuis trois quarts de siècle, ils ont ouvert pour y jeter les semences de l'impiété (3). Nuit littéraire, pendant laquelle le Beau, perdu dans un océan d'ombres noires, ne jette plus de rayons. Et comment en serait-il autrement, s'il est vrai que le Beau ne soit que l'irradiation du Vrai? Or, que l'Université réponde : Où faut-il chercher la vérité? Et si la vérité est livrée au caprice et au hasard des recherches, si ces recherches elles-mêmes sont dirigées par des hommes ignorants ou pervers, si l'enseignement ne relève que de l'Etat, et de l'Etat incarnation des principes de la Révolution; si les professeurs n'ont ni boussole pour l'orienter, ni ancre pour le fixer; si le doute est la méthode des enfants eux-mêmes, comment la parole pourrait-elle réfléchir encore la beauté immuable, et quelles peuvent être les jouissances de la pensée parmi les nuages accumulés du scep-

(1) Voir, dans le tome I, les numéros de mai à septembre.

(2) Hierem., VI, 4.

(3) Osée, X, 13.

ticisme et de l'indifférence? Autant parler à un aveugle des plaisirs de l'œil, ou chercher à tâtons les splendeurs de la nature dans les horreurs d'une nuit sans étoiles.

6. Oui, la littérature officielle est un des déguisements de l'impiété.

Je demandais un jour au doyen d'une faculté des lettres, homme fort instruit, érudit estimé et suffisamment chrétien pour être membre du conseil de fabrique de sa paroisse : « Pourriez-vous m'indiquer quelques bons livres de littérature contemporaine? Deux jeunes gens qui me sont confiés reçoivent annuellement de leurs parents une certaine petite somme destinée à former et à accroître leur bibliothèque ». La réponse ne se fit pas attendre : « Je sais que vous voulez des livres absolument purs, des livres irréprochables au point de vue de la foi et des mœurs ; on n'en fait plus ». Je me permis de lui citer Ozanam, M. Wallon et quelques noms clairsemés dans la foule des auteurs actuels. « Oui, me dit-il, il y a ceux que vous avez nommés ; mais, en général, tenez pour certain qu'aucun des ouvrages qui se publient maintenant ne remplit les conditions que vous exigez. On n'en fait plus ».

Tous les produits universitaires ne sont pas directement antireligieux. Entre M. Quinet et Villemain, on passe par toutes les nuances de couleurs, on entend toutes les variations de ton de la gamme impie.

Les uns, et ce ne sont pas les moins dangereux, sont impies par abstention. Que de livres d'où Dieu est absent et qui déshabituent de Dieu les âmes jeunes et sans défiance! Livres composés par indifférence, et plus souvent par calcul, — calcul invraisemblable de perversité, mais hélas! prouvé par d'irrécusables aveux. Depuis le livre de lecture, imposé aux instituteurs ou choisi par eux, jusqu'au livre donné en récompense adopté officiellement pour les distributions de prix ou pour les bibliothèques soit des colléges soit des villes, partout on peut signaler cet art infernal qui répand de l'attrait sur la création en dérobant au créateur la gloire d'en être la source.

Et si Dieu est ainsi traité, quelle justice attendre de ces

hommes vis-à-vis de la mère des âmes, l'Eglise? Ne faut-il pas que le livre puisse être adopté par tous les cultes?

Qu'elle soit l'œuvre de l'indifférence ou de la haine, du mépris ou de la colère, la littérature indépendante ou la littérature séparée est donc le second terme de cette trinité à l'envers que le diable semble avoir eu le droit d'introduire dans l'enseignement officiel. Le premier terme, c'est la science indépendante ou séparée; nous l'avons dénoncée et combattue. Le troisième est la morale indépendante; nous y reviendrons.

La littérature séparée est le fruit de la philosophie séparée, et réciproquement une littérature isolée de Dieu appelle une philosophie sans racines religieuses. Ainsi, la Renaissance a provoqué, pour sa part, les débauches de l'esprit philosophique au dix-huitième siècle; et d'autre part la science en révolte, la science qui a rompu avec sa parenté divine, a fait, de la littérature, ce cadavre que nous entrevoyons, mal dissimulé par de pauvres ornements.

Et pourtant les littérateurs ne manquent pas. L'Etat les prend à sa solde; et ils vont, en son nom, répandre cet art sans principes, ces phrases vides qui enflent le cœur et en gardent l'entrée contre toute croyance exclusive.

C'est « en cela que se manifestent avec évidence les fils de Dieu et les fils du diable (1) ... Eux sont du monde; aussi parlent-ils du monde, et le monde les entend. Nous, nous sommes de Dieu. Qui connaît Dieu nous entend » (2).

La science, la littérature et la morale se tiennent et s'unissent en Dieu, qui est Vérité, Parole et Amour. Et « nous savons que le Fils de Dieu est venu et qu'il nous a donné le sens pour connaître le vrai Dieu et pour être en son vrai Fils. Celui-ci est le vrai Dieu et la vie éternelle. Mes petits enfants, gardez-vous des idoles (3) », de cette littérature sans vérité, qui recherche l'art pour l'art, de cette littérature sans parole pour l'âme, de cette

(1) S. Ioann., *Ep.* I, III, 10.
(2) Ibid., IV, 5.
(3) ibid., 20.

littérature morte qui ne tend pas à l'œuvre : les produits d'une telle littérature sont des idoles muettes et sans vie.

La littérature chrétienne est marquée d'une empreinte essentiellement différente de celle qui caractérisait les œuvres païennes. Sans doute la nature nous offre le miroir du beau, sa contemplation nous élève jusqu'à l'idéal ; mais la littérature chrétienne peint la nature restaurée, pendant que la littérature païenne la retraçait dans sa primitive dégradation.

L'Homme nouveau, l'Adam parfait, synthèse concrète de la création, l'Homme-Dieu, le Christ, est vraiment et substantiellement le Beau idéal et réel, rendu visible ; il est la substance, il est le tout de l'art chrétien, le type dominateur qui exerce l'influence la plus large sur la régénération esthétique.

La littérature universitaire en est-elle pénétrée ? En a-t-elle conservé la plus élémentaire notion ?

Après le Christ, c'est la Vierge Mère, Marie ; c'est l'épouse mystique, l'Eglise, dont la figure remplit d'une douce et sereine clarté toutes les régions de l'art, dont le type ressort par dessus tous les autres sur les hauteurs de l'histoire, tant par l'attrait de la sublimité mystérieuse du rôle que Marie et l'Eglise accomplissent dans la Rédemption, que par l'exquise beauté de l'Eve nouvelle reproduite mystiquement dans l'Eglise, sa fille. Dieu s'appliquait à la composer avec amour et à coordonner les splendeurs de sa création en vue de sa Mère et de son Epouse, « avant que la terre eût surgi du chaos, avant que les montagnes eussent été soulevées, avant que les eaux eussent été rassemblées dans leurs vastes bassins ». Marie, en rendant visible le type et l'idéal esthétique de la Vierge Mère, est donc la manifestation de ce mystère divin, qui rachète l'art et réintègre la nature dans sa beauté primitive et parfaite, en la ramenant à son origine, au ciel.

L'Université connaît-elle cette source de régénération ? Et si elle l'ignore, que prétend-elle enseigner en littérature ? Elle nous vend trop cher des textes vides, de froids commentaires, des pages où le beau est tout d'artifice, où ne circule pas la vie, où tout ce que nous aimons est systématiquement éloigné.

Et la grâce, ce rayonnement de l'âme, la grâce ! Marie « en fut remplie » dès le premier instant de sa Conception, et nous avons tous reçu un écoulement de cette plénitude. Le dogme proclamé en 1854 nous montre la beauté humaine transfigurée, au point que nous ne savons plus la distinguer de la beauté divine.

A nous qui avons vu ces visions du ciel par cette radieuse ouverture, *aula lucis fulgida — cœli fenestra facta es,* vous prétendez imposer les lieux communs d'une littérature malsaine ou tout au moins sans couleur, sans parfum et sans saveur !

Et l'amour, de grâce, n'en prononcez plus le nom. Faites ou ne faites pas des tragédies sans amour. Mais la tragédie est morte, vous l'avez tuée, comme l'épopée, comme tout art qui vit de foi. Vous pourrez, tant qu'il vous plaira, parler d'amour, vous ne l'entendrez jamais. L'amour, avec ses chastes transports et ses suaves ravissements, il habite le vrai paradis ; mais il en descendit un jour, et il pénétra une forme et une figure humaine, afin de régénérer la beauté terrestre, en l'irradiant de sa lumière, afin de soulever l'art chrétien jusqu'à cette région céleste où le génie créateur se trouve en présence du plus sublime concept qui puisse l'inspirer (1).

Vous ne parlez jamais de l'Eglise à des enfants de l'Eglise ; c'est pour les éloigner de leur mère spirituelle.

Vous ne parlez jamais de Marie à des enfants de Marie ; c'est pour qu'ils oublient leur mère du ciel.

Vous ne parlez jamais de Jésus à des enfants qu'il a rachetés; c'est pour qu'ils méconnaissent le bienfait de la Rédemption.

Vous ne parlez jamais de Dieu à des enfants qu'il a créés pour l'aimer ; c'est afin de le bannir de leurs pensées et de leur amour.

Vous préférez vous isoler des sources mêmes du beau, plutôt que de nommer l'Eglise, Marie, Jésus et Dieu. C'est à ce prix

(1) Voir l'ouvrage intitulé *la Vierge Mère et l'art chrétien*, par le baron Tacconi-Galuci (Naples, 1870), et l'excellent article consacré à ce livre par la *Civiltà cattolica* du 17 juin.

que la littérature peut être élevée au rang d'un service public : littérature de programme, littérature d'état, littérature césarienne ou révolutionnaire, littérature servile, qui chasse Dieu pour mieux convenir à tous ses clients, sans distinction de culte.

Voilà ce que je nomme une littérature impie par abstention.

Les livres de jour de l'an, les livres de prix, les livres que l'Etat recommande aux bibliothèques de collége, lorsqu'ils ne sont pas directement mauvais, sont au moins dans cette catégorie des livres perfidement neutres, et ce sont peut-être les plus mauvais. Pères de famille, vous manquez à un devoir sacré, vous encourez devant Dieu la plus redoutable responsabilité, lorsque vous laissez à vos fils le choix de leurs livres, lorsque vous acceptez la recommandation de l'Etat ou de l'Université comme suffisante pour mettre votre conscience à couvert. Les livres qui ne sont pas pour Dieu sont contre Dieu. Si, un jour, votre fils a perdu le plus précieux des trésors, la foi de ses pères, et si, dans ce naufrage, il a perdu son âme, c'est à vous qu'il devra son malheur éternel et c'est vous qu'il devra éternellement en accuser.

S'étonnerait-on de nous entendre parler de littérature césarienne ou révolutionnaire? M. Lerminier, un professeur de l'Etat, un prince de l'Université, répondait que « la souveraineté du peuple est éternelle... c'est la traduction humaine de l'omnipotence de Dieu, et la plus grande idée qui puisse avoir cours sur la terre; elle est donc un dogme, une religion, une philosophie, une POÉTIQUE, le seul système vrai, parce qu'il est le seul complet » (1). Le suffrage universel, le plébiscite font partie de ce code *poétique* d'un nouveau genre; la Commune et l'Empire la fournissent de romans impurs et de drames sanglants. Si *la souveraineté du peuple est une poétique*, il n'est pas étonnant qu'elle ait créé une littérature révolutionnaire.

7. Tous ne s'abstiennent pas.

M. Quinet prêche ouvertement le panthéisme et donne le

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 3e série, t. 1er, pages 279 et 281.

signal de la croisade contre la foi. Aux attaques violentes de MM. Laroque, Vacherot, Michelet, Quinet, Amédée Jacques, les phrases conciliantes de MM. Villemain et Salvandy font-elles un contre-poids équitable ? Je ne le pense pas. Un christianisme effacé, une foi vacillante et indécise, ne sont pas des armes bien propres à nous rassurer. D'ailleurs, les deux honorables grands-maîtres n'ont jamais eu une parole de blâme pour l'impiété; on pouvait être athée, pourvu qu'on ne fît pas d'émeute; piller l'archevêché, Saint-Germain-l'Auxerrois et Notre-Dame, pourvu qu'on ne touchât ni au Palais-Royal ni aux Tuileries.

« Le spiritualisme naît du désespoir ou du dégoût ». On n'est pas formellement impie, mais on tient à ne pas passer pour un esprit faible. De là ces audaces de langage qui font pardonner un peu de christianisme. Je cherche à excuser, on le voit ; ce n'est pas la Révolution, c'est la Fronde. S'attendait-on à trouver tant de hardiesse sous la plume si mesurée de M. Villemain ? Et pourtant il était chrétien ; mais il avait la peur des jésuites. Il est vrai qu'il en fut guéri par une autre peur bien autrement justifiée, celle qu'inspire la Révolution à tous les esprits clairvoyants. Ses dernières pages témoignèrent de son attachement à la Papauté. Toutefois, voyez les inconséquences de ces esprits naturellement élevés et forts, que l'Université a, en quelque sorte, détrempés; il dit plus loin : « Les controverses des anciens Pères n'étaient que des problèmes et des subtilités mystiques, où ils consumaient leurs talents et une force de sagacité qui suffisent aux plus sublimes conceptions ; et il n'est pas besoin de leurs prétendus miracles pour expliquer leur ascendant... Athanase cherche le triomphe et non le martyre. Tel qu'un chef de parti, tel qu'un général expérimenté qui se sent nécessaire aux siens, Athanase ne s'expose que pour le succès, ne combat que pour vaincre (1), etc. ».

On ne dira pas que j'élude les difficultés de ma thèse et que je m'efforce d'effrayer les pères de famille en leur faisant entendre

(1) *Tableau de l'éloquence chrétienne au* IVe *siècle.*

les blasphèmes des enfants perdus de l'Université. M. E. Caro, par exemple, est un philosophe spiritualiste dont elle peut se glorifier : esprit fin et délicat, écrivain rempli de goût, penseur profond. Il paiera néanmoins le tribut à l'institution : « La Révolution a ses théologiens ; elle a ses mystiques et ses dévots ; elle a même (au lieu de *même* il fallait *surtout*) ses tartufes » ; fort bien, mais il ajoute : « ce qui complète une religion » (1). Ce trait n'est plus de lui, il part de l'Ecole normale.

M. de Salvandy n'était ni un athée, ni même un rationaliste ; il passait pour catholique, et je crois bien qu'il entendait l'être. Ecoutez-le cependant : « La tâche de l'Université s'est agrandie dans ces temps où la pensée humaine ne reconnaît plus d'autorité dominante qui lui commande sans examen et où toutes les croyances, toutes les opinions, tous les droits ont flotté sur leur base. C'est à nous de gouverner l'incertitude des esprits et de les diriger » (2).

Ces textes étaient connus sans doute, mais l'heure semble être venue de les remettre en lumière. L'Université ne prétend rien moins qu'à *gouverner l'incertitude des esprits ;* l'étrange langage ! L'Eglise gouverne les âmes par la foi, mais *gouverner l'incertitude* au nom de l'Etat, est au moins une singulière prétention. Voilà pourtant où nous en sommes. Les catholiques ont d'inébranlables croyances, l'Université n'a que des opinions variables ; les catholiques, en matière de dogmes, n'obéissent qu'à Dieu, l'Université ne connaît que l'Etat. Et voilà pourquoi sa littérature flotte au hasard, toujours préoccupée de deux choses : ne pas trop scandaliser les familles, ne pas dépasser les limites permises par la loi.

M. Ampère, le fils du savant qui découvrit les lois des courants électriques et s'honora plus encore par une sincère piété, M. Ampère fils, professeur de littérature étrangère, s'exprimait ainsi dans une de ses leçons au collége de France : « Entendez

(1) *La fin de la Bohême,* dans *la Revue des Deux-Mondes,* du 15 juillet 1871.

(2) *Discours pour la distribution des prix du Concours,* 1837.

de toutes les bouches, de tous les livres, de toutes les chaires, partir des voix qui appellent ou promettent un renouvellement religieux, moral, social... Ecoutez l'école née du saint-simonisme et qui a échappé à ses écarts ; écoutez mes jeunes et illustres collègues, M. Lerminier, dont l'éloquence nous est en ce lieu si présente ; M. Jouffroy, dont la pensée calme et limpide réfléchit de plus en plus les horizons nouveaux... Croyez donc à l'avenir et cherchons ses voies » (1).

Or, Lerminier, châtié de son servilisme par cette même jeunesse à laquelle il avait soufflé l'esprit de révolte, Lerminier n'était qu'un blasphémateur enivré d'orgueil. Nous ne redirons pas ses blasphèmes. Jouffroy se consumait dans le doute, après avoir vainement prophétisé l'avènement du dogme nouveau.

Avec M. D. Nisard, professeur de littérature à l'Ecole normale, nous avançons dans le scepticisme railleur et haineux. « Là, c'était un de ces mille prêtres qui faisaient leur fortune par leur habit, et se poussaient aux honneurs spirituels pour leurs projets temporels (*par* ou *pour* fort peu corrects) : exemple assez commun d'une vie agitée, d'une ambition mondaine et d'une ardeur insatiable pour les biens de ce monde, sous la triple robe de prieur d'abbaye, d'évêque et de cardinal (chacun avait-il trois robes, ou y avait-il une robe pour chacun ? le français de M. le professeur manque de clarté), triple cilice d'orgueil, d'impureté et de convoitise (2) ».

Un professeur de l'Université reprochant à nos religieux, à nos évêques, à nos princes esclésiastiques, la triple concupiscence dont parle S. Jean ! M. Nisard prêchant l'humilité au B. Rodriguès, à S. Alphonse de Liguori, à S. Pierre Damien ! M. Nisard prêchant la pureté à S. Louis de Gonzague, à S. François de Sales, à S. Charles Borromée ! M. Nisard prêchant le détachement des biens et des honneurs de ce monde à S. François d'Assise, à S. Thomas de Villeneuve, à S. Bonaventure ! L'Université qui enseigne l'Eglise ! M. Nisard qui joue le

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 3e série, tome 1.

(2) *Mélanges de littérature*.

rôle de Bourdaloue vis-à-vis de Lacordaire! Le grotesque fait oublier l'odieux.

L'Université prend constamment parti pour les hérétiques contre les orthodoxes. Les Alexandrins, les Manichéens, les Albigeois, les Wicléfites, les Hussites, etc., sont ses clients. Je renonce à en donner les preuves; elles sont innombrables, et chacun les a sous la main. Je citerai, en témoignage, les deux collections tout entières de la *Revue de l'Instruction publique* et de la *Revue des Deux-Mondes*.

La littérature universitaire, si suspecte d'hérésie, si prompte à prendre la défense des hérétiques contre l'Eglise, si pleine de tendresse pour les hérétiques de toute nuance, est elle-même hérétique au premier chef. Il n'est pas d'erreur condamnée qui n'ait trouvé, pour la défendre, une plume universitaire. L'Université, œuvre de Napoléon, fille de la Révolution, tient, du César contemporain, l'obéissance passive à toutes les dictatures, et de la Révolution un esprit de résistance contre toute autorité religieuse et morale. Voilà le secret de ses sympathies pour tous les révoltés de l'Eglise.

Elle n'est pas seulement hérétique, elle se fait musulmane au besoin. Parcourez le *Journal des savants*, et prononcez: entre le Boudhisme ou le Mahométisme d'une part, et le Christianisme de l'autre, quelles sont les sympathies de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, l'universitaire acharné et actuellement l'un des hommes les plus influents du régime indécis que nous traversons entre deux abîmes? MM. Nisard et Barthélemy Saint-Hilaire me conduisent à M. Jules Suisse, connu dans le monde des lettres sous le nom de Jules Simon qu'il a su rendre célèbre. Le ministre professeur, ennemi du dogme catholique, est aujourd'hui chargé des relations de la République française avec l'Eglise de France; sa charge en fait le grand-maître de «ce que l'on s'obstine à appeler Université». « Dieu, dit-il, qui nous a faits raisonnables et libres, a mis en nous la raison pour être le dernier juge de nos croyances et de nos actions (1) ».

(1) *Revue des deux Mondes*. T. XXVII.

M. Jules Simon était enrôlé dans l'*Internationale*, sous le nº 606. Plusieurs de ses collègues sont francs-maçons. Voilà les hommes chargés de former l'esprit et le cœur des générations nouvelles, de réparer les ruines morales qu'ils ont faites eux-mêmes et de préparer pour notre patrie un avenir meilleur. Mais n'ai-je pas tort de citer M. Jules Simon à propos de littérature?

« Le catholicisme n'est qu'un débris. Ce fut jadis une belle plante qui souriait au soleil et purifiait l'atmosphère, et maintenant elle jonche la terre, desséchée et putride ». Vous venez d'entendre le fragment d'une leçon d'histoire faite à Nancy, en 1839, par le professeur de l'Etat.

Arrivons à M. Edgar Quinet, ce littérateur de mauvais goût, à qui l'audace et le cynisme de ses calomnies firent une réputation de grand homme et que son impiété fit passer des chaires de Lyon aux premières chaires de Paris. L'auteur d'*Ahasvérus* et de *Napoléon* a ses entrées dans le panthéon universitaire : on peut être un poète inepte et un prosateur ridicule ; transformer en club une salle du collége de France, pourvu que l'on professe, pour la religion, une salutaire horreur et que l'on ait le courage de glorifier les bourreaux et d'exciter les bêtes du cirque contre les victimes qui ont survécu au carnage ; à ce prix, on est grand homme, on est Dieu. Voici comme parle le Dieu : « La terre, immortelle Cybèle, ne se couronne pas seulement de murailles, mais aussi d'institutions et d'idées. Il n'est pas un point égaré dans l'espace ou le temps, qui ne figure pour quelque chose dans la révélation toujours croissante de l'Eternel... et la terre enfante véritablement son Dieu dans le travail des âges (1) ». Ces quelques mots sont choisis avec amour dans la partie la plus lumineuse du livre.

(1) *Génie des religions*. Et dans sa lettre à l'un des écrivains qui ont le plus sali notre langue : « Les dogmes vieillis du catholicisme ne sont plus que le cadavre d'une religion ». (*Lettre à Eugène Sue.*) Le christianisme « aveugle, appelle contre lui la force... Il faut étouffer le catholicisme dans la boue ». Mères françaises, cet homme a enseigné vos enfants ; par reconnaissance, ils l'ont envoyé à l'*Assemblée nationale*.

M. Gérusez, avec de plus pacifiques intentions, a pour excuse qu'il semble ne pas s'être bien entendu lui-même, lorsqu'il écrivait que « le temps est la durée de Dieu, l'espace, son étendue; que l'âme est autre chose que le moi, ou plutôt qu'elle existe avant d'être moi, alors qu'elle est encore au sein de la substance universelle ; qu'elle le devient en se développant, et que c'est la force, c'est-à-dire Dieu doué de conscience ; que Dieu est la source de toute existence ; que notre âme émane de lui, aussi bien que la matière, qui en est sortie par l'inertie et y rentre par l'activité (1) ».

L'autorité universitaire a approuvé, pour les écoles de jeunes garçons et d'adultes, un ouvrage qui respire le matérialisme le plus abject et qui contient de répugnants détails ; il est intitulé *Instincts et mœurs des animaux*. A Paris seulement, et en une seule année, cent cinquante exemplaires de ce produit vénéneux ont été distribués en prix. On y lit que « les nerfs, en se réunissant au cerveau, constituent l'intelligence ». Il y a des chapitres édifiants sur *la probité et la charité des animaux*, et aussi sur leurs *amours fidèles*.

« Le Dieu suprême et l'univers se confondent » ; c'est l'enseignement des *Cahiers d'histoire*, de M. Th. Burette. A quoi bon citer de nouveau MM. Larroque, Bouillet, Bouchitté, et les matérialistes des facultés de médecine, dignes continuateurs de Broussais ?

L'athéisme a plus ou moins infecté toutes les chaires. Rouen, Toulouse, Lyon, Versailles, Paris ont retenti, avec plus ou moins d'éclat, de ces leçons d'impiété. Les professeurs, en passant d'une chaire à l'autre, ont promené par toute la France leurs doctrines subversives de tout ordre moral.

La littérature universitaire n'est donc pas impie seulement par abstention; elle l'est par un enseignement positif et constant.

8. Elle est, en outre, révolutionnaire.

Or, la Révolution est la forme sociale de l'impiété.

M. E. Caro, dans son article déjà cité, *La fin de la Bohème*,

(1) *Nouveau cours de Philosophie*.

étudie les *influences littéraires dans les derniers événements :* il signale « l'invasion de la bohème littéraire dans un gouvernement fait à son image ». — « Ce qui domine (dans ces événements), dit-il plus haut, c'est l'homme de lettres : il se multiplie dans le sein de la Commune ou aux alentours». Et plus bas : « Dans les exécutions des ôtages de la Roquette, qui pourra jamais mesurer la part des responsabilités littéraires ? »

Il est vrai que, fidèle universitaire, M. Caro se croit obligé de dire tout d'abord : « L'enseignement libre s'y rencontre (dans la Commune de Paris) ». Pas un mot direct sur l'enseignement public. Et toutefois, *cet homme de lettres qui s'y multiplie* est bien venu de quelque part ; est-ce des établissements libres ? Non, puisque l'enseignement libre *s'y rencontre* à peine, tandis que *l'homme de lettres s'y multiplie.*

Où l'enseignement libre *se rencontre* surtout, c'est parmi les ôtages ; l'enseignement public s'y trouve aussi, il est vrai, mais escorté du repentir.

Rochefort est-il l'œuvre de l'enseignement libre ? Sorti de Saint-Louis, il dut, à des articles très risqués dans *le Charivari*, une place de *sous-inspecteur des beaux-arts de la ville de Paris.*

Jules Vallès est-il l'œuvre de l'enseignement libre ? Fils d'un professeur appartenant à l'enseignement public, élève de plusieurs lycées, et en dernier lieu du lycée Bonaparte, il fut, lui aussi, après avoir écrit dans les journaux de la littérature légère, nommé employé de la *préfecture de la Seine.*

Sans doute l'enseignement libre *s'y rencontre* aussi. Il y a un enseignement libre qui n'a pas meilleur esprit que l'enseignement public, un enseignement libre jusqu'à la licence, un enseignement libre qui est le digne allié de l'enseignement que nous combattons. S'il a sa part dans ces quelques recrues qui *se rencontrent* dans la Commune, que reste-t-il pour l'enseignement libre de l'Eglise ? D'ailleurs, il y a des transfuges de l'enseignement clérical dans l'enseignement bonapartiste, je veux dire universitaire : M. Renan est un fruit sec de l'Eglise ; l'un des professeurs les plus irréligieux de l'Université est

un diacre défroqué : *corruptio optimi pessima.* Mais ils ne sont devenus impies, socialistes et communards qu'en reniant les principes de leur éducation.

En tenant ainsi compte du contingent de l'enseignement libre qui *se rencontre* dans la Commune, il reste l'*homme de lettres* qui *s'y multiplie,* et le contingent de l'Université qui s'appelle légion. « Dans les exécutions des ôtages de la Roquette, dit M. Caro, qui pourra jamais mesurer la part des responsabilités littéraires ? » Et si cette part est si grande, il faut chercher, ailleurs que dans l'enseignement libre qui *s'y rencontre* à peine, les influences perverses qui ont ainsi dénaturé le rôle de la littérature. M. Caro n'est pas loin de la vérité, bien qu'il ne lui convienne pas de la formuler nettement, lorsqu'il ajoute : « Est-ce parmi les influences de ce genre que l'on doit placer l'ÉDUCATION RÉVOLUTIONNAIRE que la bohème avait reçue ? Nous le pensons ». Or, est-ce l'éducation cléricale ou l'éducation universitaire que l'auteur qualifie ainsi de révolutionnaire ? La réponse n'est pas douteuse.

Dans les *Réfractaires,* Jules Vallès se plaint, avec une passion qui ne semble pas feinte, de l'influence du livre, et le livre qu'il accuse n'est pas l'histoire du P. Loriquet, ni celle de M. Chantrel, ni celle de M. l'abbé Drioux ; le livre qu'il accuse, ce ne sont pas les *Soirées* de Jos. de Maistre, ni les *Moines* de Montalembert ; ce ne sont pas les *Méditations poétiques,* ni les *Odes* et *Ballades.* Ecoutons la victime du livre : « Si l'on déterre les morts, combien qui s'étaient jetés dans la mêlée, grisés par l'odeur chaude de certains livres : Histoires de la Montagne, des Girondins ou de Dix ans (tout autant de livres qui ne sont pas chez nous des livres courants. Pourquoi Vallès épargne-il M. Thiers ? Il ne s'en méfiait pas alors !). Dès à présent, je l'affirme, tous, presque tous ces chercheurs de dangers, tribuns, soldats, vainqueurs, vaincus, ces martyrs de l'histoire, ces bourreaux de la liberté, c'étaient DES VICTIMES DU LIVRE ! »

M. Caro finit par nommer l'institution coupable, si ce n'est par son nom habituel d'Univensité, au moins par l'équivalent. « Il y aurait, dit-il, à remonter bien haut dans l'histoire de notre

ÉDUCATION NATIONALE pour retrouver l'origine des sentiments révolutionnaires confondus dans notre esprit avec les premières impressions intellectuelles que nous avons reçues. Nous ne savons un peu (et encore nous les savons mal) (1) que deux sortes d'histoire : celle de l'antiquité classique et celle de la révolution française ». Puisqu'il est question de la révolution française, il n'est pas nécessaire de *remonter plus haut* que cette révolution. Or, depuis cette époque, qui dispense l'*éducation nationale,* si ce n'est l'Université des Bonaparte? Le mot même d'*éducation nationale* résume la principale de ses prétentions, le but que se proposaient ses fondateurs. L'Université, en effet, n'enseigne plus et ne nous permet plus, grâce à ses programmes, d'enseigner autre chose ; M. Duruy acheva de supprimer tout le reste.

Ecoutons encore M. Caro.

Il parle des héros de ces républiques anciennes et de ceux de notre révolution : « C'est un monde légèrement surfait, quelque peu déclamatoire, qui ne ressemble à rien de ce qui a réellement existé, RÉSULTAT DE NOTRE ÉDUCATION CLASSIQUE combinée avec les fictions dont la révolution française a fourni le thème inépuisable ».

J'engage les pères de famille à méditer cet aveu ; M. Caro est un de nos écrivains les plus estimables, les plus judicieux, un esprit d'élite qui fait le plus grand honneur à l'Université.

Si donc la littérature révolutionnaire est, comme il la qualifie avec justesse, une « littérature satanique », que faut-il conclure relativement à l'institution chargée de l'*éducation nationale ?*

Il me reste à faire voir que cette littérature est immorale dans ses fruits et hypocrite dans ses allures.

(*A continuer.*) L. ALLEMAND.

(1) La parenthèse est de M. Caro.

CORRESPONDANCE.

Nos Seigneurs les évêques du Mans, d'Aquila, de Versailles et de Fréjus, ont daigné encourager la *Revue* et bénir nos travaux. D'autres prélats, parmi lesquels nous pouvons citer Mgr l'évêque de Luxembourg, nous ont aussi honorés de leur approbation dans des lettres particulières. Nos lecteurs partageront notre joie en lisant la lettre suivante de Mgr l'évêque de Grenoble, au R. P. d'Alzon :

Pézenas, le 12 octobre 1871.

MON RÉVÉREND PÈRE ET BIEN CHER AMI,

Mes visites pastorales et les travaux de la retraite ecclésiastique ne m'avaient pas laissé le temps de lire votre discours, prononcé à la dernière distribution des prix de la maison de l'Assomption, que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai profité de quelques jours de vacances passés dans ma famille pour faire cette lecture, et je vous envoie avec mes remercîments mes félicitations les plus sincères. Vous défendez la plus sainte et la plus utile des causes. Si notre pauvre pays doit se relever un jour de sa décadence, ce ne sera que par la réforme de l'enseignement. Puissions-nous voir bientôt surgir au milieu de nous quelques universités catholiques! Mais il faut que l'amour des études sérieuses se réveille dans notre clergé.

Veuillez me faire inscrire pour un abonnement à votre *Revue de l'enseignement,* et m'envoyer les livraisons qui ont paru depuis le mois de mai...

Recevez, mon Révérend Père et bien cher ami, l'assurance de mes sentiments dévoués en N. S.

† JUSTIN, *év. de Grenoble.*

Un de nos abonnés nous écrit de Bordeaux :

« ... Je lis avec un vif intérêt les articles de votre *Revue*. Avec quelle tristesse je viens de voir Bersot, universitaire athée de la pléiade Michelet, élevé à la dignité de directeur de l'École normale. Il n'y a rien d'étonnant, étant donnés M. Thiers et M. Jules Simon; mais il y a là un symptôme de plus de la décomposition morale à laquelle nous conduit la Révolution, mère de Bonaparte, le père de l'Université.

« Chauffez donc l'idée de la fondation d'une Université catholique. Elle trouvera, soyez-en sûr, de l'argent, des professeurs et des élèves. Je m'inscris pour la première action.

« Vous trouverez ci-joint 12 francs pour mon abonnement à la première année de la *Revue...* »

F. ROSAT.

24 juillet 1871.

RÉVÉREND PÈRE,

C'est à votre gracieuse bienveillance que je dois l'envoi du nouveau numéro de la *Revue de l'Enseignement chrétien*.

Votre article, *Projet de Ligue catholique*, me plaît.

L'idée est essentiellement bonne, et la *seule* qui puisse conduire à un but favorable. — Les efforts individuels peuvent peu, dans notre temps de malheurs et d'iniquités *(Propter iniquitatem temporum)*.

Il faut se grouper, réunir ses efforts et ses influences à ceux et à celles des autres, et agir ensuite. Mais pour cela, il est indispensable de *former* dans chaque *ville* des comités, qui peu à peu étendent leur influence, et le premier point naturellement doit être le plus menacé... Paris !

Réunissez quatre à cinq hommes de cœur, d'énergie et de *foi*. Ce noyau suffira pour commencer; le reste arrivera vite avec l'aide de Dieu.

Dans tous les cas, comptez toujours, Révérend Père, sur le concours de votre très humble et très dévoué

Duc d'ACQUAVIVA.

ADHÉSIONS DE LA PRESSE.

La *Revue* est une œuvre ; nos correspondants ne l'ignorent pas ; ils en sont, comme nous, les ouvriers. Or, toute œuvre chrétienne, née du sacrifice, doit vivre de sacrifice et engendrer le sacrifice. Le sacrifice est la mesure de la fécondité. Ce langage est familier à nos lecteurs, autant qu'il peut paraître étrange au monde qui vit en dehors de la foi.

Il ne nous arrivera donc jamais de douter. Lorsque notre premier numéro a paru, deux provinces avaient cessé d'être françaises, quarante départements envahis étaient encore occupés par les soldats de l'étranger ; Paris était livré aux saturnales de l'athéisme. C'est à ce moment, si peu opportun, nous disait-on, que nous avons fait entendre l'appel des croisades contre l'ennemi de la famille, de la patrie et de l'Eglise, contre l'enseignement officiel, indifférent par consigne, impie par goût et par choix.

Dieu semble avoir béni nos humbles commencements. Plusieurs évêques ont daigné nous soutenir de leurs encouragements, nous fortifier de leurs approbations, et un grand nombre de chefs d'institutions libres et catholiques ont adhéré à notre programme.

La presse religieuse ne nous a pas fait défaut.

Dès le premier juillet, dans un article sur la *Constitution des Associations catholiques,* la *Civiltà cattolica,* qui n'est pas non plus une simple *Revue*, et qui n'est pas seulement une œuvre, la *Civiltà*, que Pie IX a élevée au rang d'une institution catholique, a été des premières à accueillir la *Revue de l'Enseignement chrétien* et les projets de *Ligue catholique,* dont nous avons pris l'initiative dès notre numéro de mai.

Dans l'énumération des Associations catholiques « de Belgique, d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne, d'Autriche, de

Suisse et d'Italie », la grande Revue romaine est heureuse de n'avoir pas à omettre la France, et elle mentionne, pour la représenter, la *Ligue catholique pour la défense de l'Eglise.* « Toutes ces associations, dit-elle, sont et doivent se dire catholiques, comme étant nées et s'étant accrues sous les souffles fécondants du catholicisme... Les titres restrictifs de société des *vieux* catholiques, des catholiques *libéraux*, le premier d'invention récente et tudesque, le second d'invention française, ne leur conviennent nullement ». La Revue romaine, parcourant ensuite les statuts de chacune de ces associations, montre que l'universalité du concept qui a présidé à leur formation exclut toute restriction, pour ne laisser place qu'à une profession de catholicisme pure et simple. Après avoir mentionné les premiers articles de l'*Union catholique* belge, de la *Société catholique* d'Autriche, de l'*Union catholique* d'Angleterre, de la *Société romaine*, de la *Société promotrice florentine;* après avoir cité, à l'appui de cette universalité de vues, les témoignages de l'évêque de Paderborn, du cardinal Schwarzenberg, de l'évêque de Linz, des docteurs Lingens et Moriggl, elle expose plus amplement comment et pourquoi ces diverses associations ont été fondées en Allemagne et se sont établies dans d'autres contrées. Elle ajoute :

« Dans le premier numéro d'un excellent périodique, paru à Nimes au mois de mai dernier, on trouve un projet de statuts d'une *Ligue catholique pour la défense de l'Eglise*. Son premier article, afin que chacun connaisse l'ennemi de face et sache tout d'abord avec qui il a à faire, dit, sans tant de détours, que le but de la nouvelle Ligue est « la guerre à la Révolution et la reconstruction de la société sur ses vrais principes ».

A ce témoignage si considérable, nous avons le plaisir de joindre celui de la *Revue bibliographique universelle*, connue sous le nom de *Polybiblion*, et que nous comptons depuis longtemps au nombre des revues qui veulent bien faire échange avec la nôtre. Dans son numéro de septembre : « N'est-ce pas un signe du temps que de voir apparaître, au moment même où la *Revue de l'instruction publique* a cessé sa publication,

une Revue qui prononce contre l'Université le *Delenda Carthago*, et qui plante fièrement la bannière de l'enseignement libre et de l'enseignement chrétien, au lendemain de nos désastres et à travers les ruines fumantes de Paris-Commune ? Saluons avec bonheur l'apparition de cet organe des saintes doctrines qui trace ainsi son programme, etc. ».

Disons, à cette occasion, que la *Société bibliographique* (1) dont cet excellent recueil est l'organe, a, de son côté, « conçu le plan d'une vaste association réunissant, dans une pensée et dans une action communes, les hommes de foi et les hommes de science, les hommes de bonnes œuvres et les hommes de travail... ».

Elle est comme le centre et le lien qui doit peu à peu réunir en un faisceau toutes les forces intellectuelles au profit de la Vérité et de la Science.

Dans son numéro du 14 octobre, l'un des organes les plus accrédités du Midi, et à coup sûr des plus fidèles à la doctrine catholique et romaine, la *Gazette du Midi* reprend la question de la liberté d'enseignement plusieurs fois traitée dans ses colonnes. L'auteur de l'article termine sa remarquable étude par ces mots :

« Comme complément d'étude sur ces graves questions, nous recommanderons la *Revue de l'enseignement chrétien,* publication mensuelle, éditée à Nimes, et rédigée sous les auspices de M. l'abbé d'Alzon, à qui l'on n'a plus à demander ses titres en matière d'éducation. Ce recueil devrait être le journal des pères de famille. C'est à eux qu'il s'adresse plus qu'aux instituteurs ; car il traite la question de l'enseignement par son plus grand côté. Ce n'est pas un nouveau traité pédagogique, c'est une suite de conseils moraux et de vues générales sur la direction à donner à l'enfance, une étude approfondie des franchises que les catholiques sont en droit de demander à l'Etat ».

Après une appréciation très-indulgente des travaux déjà publiés par la *Revue,* l'auteur ajoute :

(1) Établie rue du Bac, 77, à Paris.

« Nous ne demandons, pour ces utiles publications, que des lecteurs. La notoriété leur donnera bientôt des adhérents sans nombre. La cause sera gagnée, pourvu qu'elle soit instruite, et le public le plus insoucieux de ses devoirs sera frappé du danger qui menace ses intérêts ». J.

La *Revue des sciences ecclésiastiques,* dans son numéro janvier-mai 1871, « a *salué* aussi, en termes de sympathique courtoisie, *la réapparition de la Revue de l'enseignement chrétien*». L'œuvre de renaissance chrétienne et de reconstitution sociale, dont tout le monde sent la nécessité, doit évidemment commencer par la jeunesse. Il faut que la religion reprenne, dans les écoles de tous les degrés, son légitime empire ; sinon la France verrait se consommer sa ruine par les mêmes causes qui l'ont amenée ».

Enfin la *Propaganda catolica*, *revue hebdomadaire* fondée *pour la défense de l'unité et de la liberté de l'Eglise catholique,* à Palencia, en Catalogne, nous a transmis récemment sa cordiale adhésion, et nous nous empressons de lui offrir la réciprocité qu'elle nous fait l'honneur de nous demander.

Les adhésions à l'œuvre se multiplient donc, et tout nous fait espérer que les droits de la vérité pourront établir, même sur le nombre, l'autorité de leur revendication.

Quant aux abonnés, le chiffre serait plus que suffisant pour établir le succès d'une Revue de province, si la *Revue* était une entreprise. Mais, nous l'avons dit, il s'agit d'une œuvre, et dès lors ne pas avancer serait reculer. Nous voudrions qu'il s'établît entre nos souscripteurs et nous une émulation dans le bien et dans les petites privations qu'il impose. Plus nous marcherons dans cette voie, et plus nous serons soutenus. Qu'importent les impôts nouveaux ? Dès que le nombre de souscriptions nous le permettra, nous augmenterons soit le nombre des feuilles, soit le chiffre de la périodicité. Déjà nous avons été obligés, pour satisfaire nos désirs de propagande, de réimprimer les numéros déjà parus et épuisés. Actuellement nous tirons à un nombre d'exemplaires cinq fois plus grand que le nombre de nos abonnés.

Enfin, et j'attire spécialement l'attention des lecteurs sur ce point, nous avons acheté le droit de parler politique à notre aise, non pour en abuser et changer le caractère de notre recueil, en entrant dans les luttes des partis, mais pour suivre aussi sur ce terrain les adversaires de l'Eglise et y faire prédominer les principes fondamentaux de l'ordre social.

Dès la réouverture des séances de l'assemblée nationale, une chronique politique du mois nous est assurée, qui ne pourra manquer d'exciter à un haut degré l'intérêt. Il nous suffit de dire aujourd'hui qu'elle sera rédigée par un membre de l'Assemblée nationale, en position d'être parfaitement renseigné, et dont le nom, qui s'est rélévé à la France par de vrais succès de tribune, sera des plus sympathiques à nos catholiques lecteurs.

L. A.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.

Ou en sommes-nous? par Mgr *Gaume* (1).

Mgr Gaume est l'homme qui a peut-être le mieux exploré les profondeurs de la société actuelle, qui en a visité le plus minutieusement toutes les blessures, en a sondé toutes les plaies avec le plus d'amour et sans coupables ménagements; ajoutons qu'il a su assigner les causes principales des maux qui l'accablent et lui proposer les remèdes qui peuvent la guérir. Son grand *Catéchisme de persévérance* est un trésor de doctrine; son *Traité du Saint-Esprit* en développe l'un des points fondamentaux, et l'on peut dire qu'il revêt l'Eglise de splendeurs, sinon nouvelles, au moins trop obscurcies, même dans l'esprit des fidèles qui croient et pratiquent. Dans le *Ver rongeur*, dans les *Lettres sur l'éducation*, il jette le cri d'alarme et signale l'urgence des réformes sans lesquelles l'éducation, même avec l'enseignement libre, resterait complice de nos malheurs. En 1844, en 1860, dans sa brochure *Où allons-nous*, et dans *la Situa-*

(1) Paris, Gaume frères et J. Duprey, éditeurs, 3, rue de l'Abbaye. 1871.

tion, il faisait passer sous nos yeux la peinture lamentable et trop véridique de l'état presque désespéré où l'éducation païenne des deux derniers siècles et l'éducation impie du siècle actuel ont réduit la France et l'Europe. Nous saluons aujourd'hui avec bonheur l'apparition d'un nouvel ouvrage de cet infatigable ouvrier. *Où en sommes-nous?* complète les deux précédentes publications et nous montre un zèle qui ne se ralentit pas, un talent qui ne sait pas descendre, une perspicacité qu'on ne peut prendre en défaut.

« Ni vous ni moi ne conservons aucune espérance. Dieu a fait la chair pour la pourriture et le couteau pour la chair pourrie. Nous touchons de la main à la plus grande catastrophe de l'histoire ». Dans ces mots écrits, il y a vingt-sept ans, par un voyant de la philosophie catholique (1), on lit par avance toute la pensée de Mgr Gaume.

Orienter notre vue parmi tant d'écueils; apprendre les causes qui ont précipité tant de ruines et qui accélèrent, sous nos yeux, la chute de tout ce qui fut; enfin, prendre, en face des périls suprêmes, la résolution de combattre jusqu'à l'effusion de nos vies : tel est le triple but que l'auteur s'est proposé, et nous pensons qu'il ne peut manquer de l'atteindre auprès des lecteurs qui « ont encore quelque souci de leur salut éternel ».

« Où en est l'Eglise? » Sortie des Catacombes, elle fut placée par les peuples reconnaissants à la tête des sociétés, sur les sommets de la propriété et du droit. Aujourd'hui, Satan a repris possession de César et le monde affolé, en proie aux fureurs de la Révolution, veut chasser sa mère. « Le grand Pape qui la gouverne » a voulu, par un « acte de politique divine », la couvrir de la gloire de Marie, et, en proclamant l'Immaculée-Conception de la Mère, rajeunir l'amour des nations pour sa fille mystique. Par un décret plus récent, il a invité ces mêmes nations à se retremper aux sources saintes de la famille, en proclamant S. Joseph protecteur de l'Eglise universelle.

Et déjà l'Eglise a vaincu. Jamais l'unité catholique ne fut plus visible; unité de liturgie, unité de foi; toutes les églises particulières ont le regard levé sur Rome, priant et croyant comme Elle. Dans ce Concile écuménique, où toutes les parties du monde étaient représentées, résumant les dix-huit Conciles qui l'ont précédé, le grand Pape a proclamé deux constitutions fondamentales. Le dogme d'où tous les dogmes sont nés, en ce sens que tous ont été placés sous sa garde, ce dogme conservateur de la foi, a été proclamé le dernier. Nié dans ces derniers temps par une erreur qui introduisait l'ennemi jusque dans la place et entretenait dans l'Eglise même des intelligences avec l'hérésie, ce dogme, supposé par toutes les définitions antérieures, a été défini à son tour.

(1) Donoso Cortès.

Et le lendemain de cette victoire morale, le monde semble avoir été livré à l'anarchie. Des Judas, à qui notre France s'était donnée, pour se vautrer avec eux dans la fange des plaisirs, ont livré le Pape à ses ennemis. Le soleil de la chrétienté s'est obscurci. L'anarchie des nations a commencé. Une étoile est tombée du ciel de l'histoire : à son tour, frappée d'aveuglement, notre France a connu l'humiliation persévérante de la défaite. De nouveau-venus en Europe, nés du brigandage et de l'apostasie, lui ont ravi le sceptre de Charlemagne ; et, sous leurs yeux, elle a été livrée à une légion de démons, et elle est devenue le théâtre de leurs orgies.

« Où en est le Pape ? Il est « prisonnier de ses propres enfants ! » Or, « sans le Pape, nous aurions le monde tel qu'il était avant le Pape : la force pour droit, l'esclavage pour base, Néron pour roi, Satan pour Dieu ». Ce crime de lèse-nation et de lèse-majesté divine, appelle tous les châtiments ; et, s'il n'est pas réparé, la justice divine épuisera sur notre tête tous ses trésors de colère.

Or, « à qui la faute » ? A la Révolution, dont les premiers auxiliaires sont l'éducation païenne, la philosophie séparée de Dieu, la politique séparée de l'Eglise. Le gallicanisme a été, pour les Etats, comme la brèche de la porte Pia ; car le gallicanisme, c'est la théologie du césarisme ». Le gallicanisme, vaincu au Concile, a été châtié avec une intention visible, par les bourreaux choisis au dehors et au dedans. Mais ses fruits empestés sont là, appelant d'autres fléaux.

« Où en est Rome ? » Elle est de nouveau livrée aux païens : signe avant-coureur de la fin des temps.

« Où en est la France ? Un peuple déchu est un peuple fini ». Une conversion sincère, « que rien ne permet d'espérer », pourrait seule le sauver.

« Où en est l'Europe ? » Il y a vingt et un ans déjà, les évêques d'Allemagne, « réunis au concile de Vienne, disaient : « Des jours désastreux ont fait irruption dans le monde, et les destinées de l'avenir se présentent, plus que jamais, sombres et effrayantes. On dirait un nouveau calice de Dieu vidé sur la terre. Quelque part qu'il se tourne, l'œil n'aperçoit que des scènes de désastres et de dévastations..... » La presse, les cabarets, les théâtres, l'éducation, vomissent la haine de Dieu et répandent des souffles de luxure et de révolte.

« Où en est le monde ? » L'auteur discute les raisons de ceux qui espèrent, et se range résolument du côté opposé. Les signes précurseurs de la fin des temps lui apparaissent dans la situation actuelle du monde. Que faut-il faire ? Veiller, prier, agir, et surtout réformer radicalement l'éducation.

Il nous est impossible, autant qu'il nous serait agréable, de suivre l'auteur dans le développement de son sujet. Mais nous

ne saurions conseiller de lecture plus instructive, d'un style plus agréable et plus attachant, qualité qui n'est pas à dédaigner, mais qui s'efface devant l'importance du sujet, la grandeur des vues et l'étendue des horizons qu'elles ouvrent à la pensée. L. ALLEMAND.

La place nous faisant défaut, nous renvoyons à regret le compte-rendu d'un ouvrage intitulé : *Histoire de la littérature française au dix-septième siècle*, par M. l'abbé Follioley (1), que nous avons l'honneur de compter parmi nos associés. Mais dès aujourd'hui nous recommandons avec confiance cet ouvrage, adopté par plusieurs maisons d'éducation.

Nous aurions aussi voulu dire quelques mots : 1° d'une excellente brochure extraite de la *Revue de la Suisse catholique*, et intitulée : l'*Internationale*, par M. F. Hilaire (2) ; 2° de la *Vie de Mgr Mioland* par M. l'abbé Desgeorges (3) ; 3° d'un charmant petit opuscule qui combat une des maladies de notre siècle : *L'ivrognerie*, par Démophile (4).

Nous sommes forcés de nous mettre en retard avec l'auteur de *Rome et la France*, qui sait si bien mettre en relief *la grandeur invisible* dans les *grandeurs visibles* que les événements actuels ont placés sous nos yeux.

L'Œuvre de la jeunesse ouvrière de Marseille solliciterait aussi une étude spéciale.

La Fédération des sociétés ouvrières catholiques belges poursuit son œuvre ; elle a tenu à *Louvain* sa *huitième session*, et le *Programme de ses travaux* nous fait présager une ample moisson de bien.

Le *Comité catholique* de Paris multiplie son action bienfaisante et son organisation promet d'heureux résultats. Il tend à réaliser notre pensée de Ligue catholique (5).

L. A.

(1) Paris, Eug. Belin, lib.-éd., rue Vaugirard, 52. 1864-1866. 2 v. in-12.

(2) Fribourg, en Suisse, Soussens, impr.-édit., 1871.

(3) Beau vol. in-8°, avec photographie. Lyon, chez M. Josserand, place Bellecour, 3.

(4) Ibid.

(5) Adresser les adhésions ou demandes de renseignements, à M. Léon Pagès, secrétaire du Comité central, rue du Bac, 110.

CHRONIQUE.

Minerve à la place de la Sainte-Vierge. — On nous écrit de Paris : — Un de mes amis a vu, dans une école, au lieu du Christ et de la Sainte-Vierge, une statue de Minerve. — La Minerve des Grecs est sortie, tout armée, du cerveau de Jupiter brisé par Vulcain. J'ignore quel cerveau contemporain a fait éclore cette nouvelle déesse, et par quel Vulcain il a été fêlé ; mais j'affirme que la Vierge à l'Enfant divin enseignait plus éloquemment la sagesse à nos enfants que la vierge à la chouette qu'on vient d'attacher aux murs de cette école.

Ecole ecclésiastique préparatoire aux fonctions du professorat. — Mgr Fournier, évêque de Nantes, vient de réaliser une innovation heureuse, qui doit contribuer puissamment à l'amélioration des études dans les établissements ecclésiastiques d'éducation de son diocèse. Il a créé une maison préparatoire aux fonctions du professorat, et a placé à la tête de cette maison M. l'abbé Barcedron, docteur ès-lettres, qui offrira, à ceux des jeunes gens professeurs que l'on destinera à prendre le degré de licencié ès-lettres, les moyens les plus efficaces de pouvoir l'obtenir.

Les crucifix des écoles parisiennes. — Un rapport de M. Lockroy sur l'enseignement primaire à Paris, publié dans le journal *les Petites Affiches Parisiennes,* conclut à la radiation du budget municipal d'une somme de 500 fr. « Cette somme, dit le rapport, était destinée à l'achat de divers petits objets, qui sont supprimés ». — Ces « petits objets supprimés » seraient-ils, comme on nous l'assure, les crucifix des écoles ?

Insultes à l'habit religieux. — Les RR. PP. Capucins, qui avaient reparu à Paris, après la Commune, avec leur costume, l'ont quitté le 15 octobre, pour éviter les grossières injures dont ils sont l'objet..

Nos écoles primaires jugées par un Allemand. — Les libres-penseurs nous répètent sur tous les tons que l'instruction primaire est arriérée en France. Que ne disaient-ils pas, il y a quelques années, au Corps législatif, par l'organe des députés de l'opposition ? A les entendre, la moitié des enfants ne fréquentait pas l'école ; les autres savaient à peine lire et écrire, etc. C'était humiliant ! — Non, la France n'a pas à rougir de ses écoles rurales, surtout depuis la loi du 15 mars 1850, qui, malheureusement, fut mutilée sous

l'empire. Elle est en mesure de soutenir la comparaison avec n'importe quel pays voisin. Elle est arrivée à de magnifiques résultats sans user de moyens coercitifs comme en Allemagne. Nous trouvons la preuve de cette assertion dans un journal pédagogique allemand très estimé et très répandu, l'*Allgemeine deutsche Lehrzeitung*, numéro du 11 juin dernier.

« Un juge de paix prussien, qui fait partie de l'armée allemande, nous transmet, d'un village de la Haute-Marne, ses impressions sur les écoles rurales françaises : — Voilà quinze jours que nous nous trouvons dans ce pauvre village. La mairie, un joli bâtiment, est située vis-à-vis de ma maison ; la salle d'école est transformée en corps de garde. Il faut savoir que, dans tous les villages de France que nous avons traversés, la mairie et l'école se trouvent dans le même bâtiment et l'instituteur est secrétaire du maire, voire même du conseil municipal. Dans tous les villages, j'ai porté particulièrement mon attention sur les maisons d'école, et, autant que possible, sur l'école, sur le maître, sur le degré d'instruction des enfants et des paysans. Je dois reconnaître que, d'après mes observations, mon opinion sur l'école primaire française n'est plus celle que je m'étais faite d'après ce que j'en avais lu jusqu'ici. La Prusse a exposé en 1867, à Paris, une maison d'école de village. Mais nos maisons d'école de village ne peuvent pas absolument rivaliser avec la plus grande partie des locaux scholaires que j'ai vus en France. Le plus petit village possède sa maison d'école bien bâtie, massive et très suffisante. Quant aux instituteurs ruraux que j'ai appris à connaître en France, ils supportent parfaitement la comparaison avec les nôtres. Ce sont des hommes alertes, vigoureux, instruits, qui jouent un rôle dans leurs communes. Nous avons trouvé partout les enfants courageux, éveillés, polis et habiles dans l'expression de leurs pensées et de beaucoup supérieurs à nos petits campagnards. A Erampos (Vosges), j'ai vu les cahiers des élèves. Si les compositions sont réellement des travaux faits librement, comme on me l'a assuré, il me semble que nos écoles, en général, n'arrivent point aux mêmes résultats. Moi-même, pendant quelques années, le premier à l'école, je n'aurais pas su faire aussi bien une composition ni écrire une lettre aussi habilement, avec autant de facilité et aussi correctement. A Haute-Saulnes (Moselle), j'ai lu la lettre d'un fils de paysan, prisonnier chez nous. Cette lettre répondait à ce que j'avais vu à Erampos. Les maires des villages français, où j'étais logé, jusqu'ici surpassent en général les maires allemands, surtout par l'intelligence avec laquelle ils soignent leurs écritures administratives, par l'habileté avec laquelle ils s'expriment, comme aussi par la politesse et l'urbanité de leurs relations avec les étrangers ».

Une lettre toute semblable, publiée pendant la campagne même, avait singulièrement frappé Mgr de Ketteler, évêque de Mayence. Elle était d'un homme de bonne éducation devenu soldat, et il ajoutait : « Les écoles sont bien bâ-

ties et nombreuses, mais irréligieuses. C'est là, et non dans l'ignorance, qu'il faut chercher la cause de la démoralisation de la France ».

Un peu de statistique. — En réponse aux violentes attaques du *Siècle* contre les instituteurs congréganistes, les journaux religieux ont publié les chiffres officiels des condamnations judiciaires encourues par les instituteurs laïcs et congréganistes, pendant la période 1867-68-69; le relevé officiel n'a été fait que pour ces trois années. En voici le résumé :

Instituteurs laïcs........................ 62 condamnations.
Instituteurs congréganistes .... 12 condamnations.

Ces chiffres, si éloquents qu'ils soient, ne nous consolent pas de ces douze flétrissures, et le *Siècle* rend un hommage inconscient à ce haut sentiment que nous avons des nôtres. *Non numerantur, sed ponderantur.*

La seule consolation que nous puissions nourrir au fond de nos consciences, c'est, d'une part, qu'il y a, parmi les instituteurs laïcs, beaucoup d'hommes qui nous appartiennent, et que ceux-ci, étant des meilleurs, ne figurent pour aucune proportion dans l'énorme chiffre de 62. D'autre part, il y a, parmi les congréganistes mêmes, quelques hommes qui ne nous appartiennent pas, qui sont aux doctrines de nos adversaires, et ceux-là (on ne l'ignore pas) fournissent une grosse part au chiffre relativement faible des 12 condamnations.

Nous attendons le compte rendu de 1871, et nous serions curieux de savoir dans quelle proportion les instituteurs et institutrices de la Commune, patronnés par le *Siècle*, y figureront.

Une autre statistique intéressante pourrait se faire, ces jours-ci, sur les pontons. Combien d'élèves des congréganistes? Combien des laïcs? et combien de lecteurs du *Siècle?*

Les rentrées en Belgique et en France. — Le *Bien public* de Gand reçoit de toutes parts les renseignements les plus favorables sur la rentrée qui vient d'avoir lieu dans les établissements catholiques et libres : — « Depuis l'Université de Louvain, ce magnifique couronnement des institutions scholaires de la Belgique, jusqu'aux plus modestes écoles primaires et gardiennes, partout le nombre des élèves s'est considérablement augmenté et atteste la prédilection des familles pour un enseignement où s'allient la science et la foi, l'instruction et l'éducation. » — Le même fait s'est produit en France; certains lycées ont vu diminuer sensiblement le chiffre de leurs élèves, tandis que beaucoup d'établissements libres ouvraient leurs portes à un plus grand nombre d'enfants que par le passé. C'est une preuve que la leçon de l'expérience a porté quelques fruits ; mais ce mouvement est loin d'être encore aussi prononcé qu'il devrait l'être. Si toutes les familles chrétiennes que la France compte dans son sein faisaient passer avant toute autre considération celle du salut de leurs enfants, les écoles de pestilence devraient être

immédiatement désertées par les trois quarts des enfants qui les peuplent et qui promettent à l'avenir du pays de tristes générations de révolutionnaires et de communards.

M. l'archiprêtre Arbellot. — Nous lisons dans l'*Univers* du 15 octobre : « Nous avons eu souvent l'occasion de parler des savants travaux de M. l'abbé Arbellot, archiprêtre de Rochechouart, sur les origines des églises de France, et nos lecteurs savent avec quel succès il combat l'enseignement de l'école gallicane et janséniste, qui a travaillé avec tant d'ardeur à les dépouiller de leurs plus beaux titres. Quelques écrivains attardés se font encore les échos de cette triste école ; nous en avons eu encore tout récemment la preuve dans un article de la *Semaine religieuse de Paris* sur S. Denys. Les écrits de M. Arbellot ne sont donc pas inutiles. Il vient d'en publier un nouveau sous ce titre : *Observations critiques sur la légende de S. Austremoine* ». — Nous espérons revenir prochainement, dans la *Revue*, sur la nouvelle dissertation de M. Arbellot, et entretenir nos lecteurs des faibles et impuissants efforts que tentent encore de temps en temps les demeurants universitaires de l'école du « Dénicheur de Saints ».

Bref du Pape à M. l'abbé Moigno. — On connaît tout ce que la science et les bonnes doctrines doivent au fondateur de la revue encyclopédique publiée sous le titre de *Cosmos*, au rédacteur de la revue scientifique *les Mondes*, qui en est la continuation, à l'auteur des *Leçons de calcul différentiel et intégral* et de tant d'autres ouvrages de sciences, qui ont donné au nom de M. l'abbé Moigno une notoriété européenne. Mais ce qui vaut mieux encore que la gloire, ce que ce prêtre savant tient à plus haut prix, c'est l'approbation et l'encouragement qu'il vient de recevoir du Souverain-Pontife et qu'il annonce à ses lecteurs avec une touchante humilité : — « Je ne saurais dire avec quelle joie j'ai reçu ce témoignage inespéré de la satisfaction et de la bonté du Souverain-Pontife. J'avais sollicité un simple décret me conférant le titre de docteur ; je l'avais reçu ; je croyais tout fini ; et voici que Pie IX, si saint et si grand, si doux et si fort, m'adresse du Vatican, sa prison, hélas ! un bref apostolique, avec des éloges qui me confondent. Quelle ineffable récompense ! et que je bénis mon humble et pauvre vie de prière et de travail ! »

Le rédacteur en chef,

L. ALLEMAND.

Nimes, Lafare et Vve Attenoux, place de la Couronne, 1